

JEAN GRAVEN

Membre de l'Académie Rhodanienne des Lettres  
et de la Société Valaisanne des Ecrivains

# La Symphonie Valaisanne

VOLUME I

PAYS EN FLEURS

NOBLE CONTRÉE

«LA MATZE» - SION

GUY GESSLER, EDITEUR



# **La Symphonie Valaisanne**



*Il a été tiré de cet ouvrage deux mille exemplaires,  
dont :*

*Vingt exemplaires sur papier vergé crème filigrané,  
numérotés à la presse de I à XX, réservés à l'auteur et à l'éditeur,*

*Cent exemplaires sur papier vergé crème filigrané,  
numérotés de 21 à 120, tirage de bibliophiles,*

*Mille huit cent huitante exemplaires  
numérotés de 121 à 2000.*

Exemplaire numéro

**877**



JEAN GRAVEN

Membre de l'Académie Rhodanienne des Lettres  
et de la Société Valaisanne des Ecrivains

# La Symphonie Valaisanne

VOLUME I

PAYS EN FLEURS

NOBLE CONTRÉE

«LA MATZE» - SION

GUY GESSLER, EDITEUR

TB 3425/1



77/1240

ISBN 2-88025-012-9

© 1977 Editions « La Matze » - Guy Gessler, éditeur - 1950 Sion (Suisse)  
Pré-Fleuri 12

# PRESENTATION

par Maurice ZERMATTEN

## I. ALLEGRO

*Il arrivait à l'heure juste où le long soleil des siècles, avant de s'engloutir derrière les montagnes assoupies par la chaleur, jette les feux mélancoliques du crépuscule. Splendeur de ce monde inondé des plus lointaines lumières: il eut le temps de l'admirer. Les hauts mélèzes balançaient, dans les forêts épaisses que nulle route ne balafrait, des palmes comme on en voit dans les images de la Bible. Les pierres des murailles, sous les tablards de seigle et de vigne, se chauffaient à blanc dans la canicule, au-dessus du Rhône libre et capricieux dont les habitants de la plaine avaient peur. Ses eaux laiteuses, ou dorées dans l'irisation de la clarté nue, grondaient parfois si fort que le monde frémissait. Elles ruisselaient, torrents et rivières, comme des traites que des bergers barbus auraient renversées en même temps sur mille alpages. Des airs de tubas qui gravissaient ou descendaient des échelles invisibles, se mêlaient aux chansons des eaux sonores et aux carillons des églises. C'était encore le temps des trois angélus quotidiens et des carillons des samedis et des dimanches. C'était le temps où les côtes sèches attendaient une fois par mois que le bisse les abreuve et leur redonne la force de nourrir les hommes. A midi, les faucheurs suspendaient leurs faux à la branche du frêne et s'assoupièrent dans la flaque d'ombre que l'arbre faisait tourner autour de lui au rythme de l'horloge assoupie. Valais dormant dont le corps se sentait des forces immenses, des aspirations fabuleuses, mais son âme les contenait, berçant de contes et de légendes des impatiences qui ne savaient où aller...*

*On pouvait donc craindre (ou espérer), en ce début du XX<sup>e</sup> siècle, qu'un trop-plein d'énergies employées aux seuls travaux agricoles, explose brusquement dans une violente fanfare de révoltes et de conquêtes. Les grands-mères conteuses épuisaient leur vieillesse à rappeler des grâces de fées à de petits-enfants que l'école détachait de la féerie. L'école, depuis quelques décennies, condamnait*

*le patois, cette langue juteuse d'images qui semblait avoir poussé tout exprès entre les cailloux des moraines pour exprimer au plus juste les travaux, les peines, les joies et les misères de ces hommes, de ces femmes vêtus de drap et de chanvre, leurs amours, leurs rêves, l'attente toujours différée du bonheur. Tout autour d'eux, au-delà des montagnes, la vie courait à grands tours de roues sur les routes noires. Eux allaient à pied, sur leurs chemins étroits, crayeux de poussière. Ils fauchaient leurs maigres prés, coupaient le seigle à la faucille, piochaient leurs vignes, en mars, économisaient leurs nourritures, n'étaient jamais assurés de rien. Ils vivaient d'habitudes mais commençaient à savoir que l'on peut mieux vivre. Ils ne se demandaient pas au prix de quels sacrifices, de quels bouleversements.*

## II. ADAGIO

*C'est donc alors qu'il est venu. C'était bien l'heure juste où il pouvait encore tout voir, tout entendre, et respirer les odeurs des marmites suspendues à la crémaillère, des laitages, des moûts qui fermentent à la cave d'octobre, des petits bouquets de violettes que l'on cueille dans l'herbe courte de l'alpage, à la fin de juin, quand les troupeaux y montent. Il connaissait tout ce pays qui est le sien; il le portait en lui, dans ses veines, dans sa mémoire, dans son esprit car il avait beaucoup étudié, dans son âme. Il était de vieille souche paysanne, montagnarde, mais aussi aristocratique. Le chalet de bois de Zermatt avait abrité cent générations des siens; le château superbe, à Brigue, au pied du Simplon, avait été bâti par un autre de ses ancêtres. Des uns, il tenait le goût des labeurs menus, obstinés, sans cesse recommencés, dans la pauvreté, mais aussi dans la foi qui sauve du désespoir et fait accepter son destin. Des autres, lui venait un héritage de grandeur, de richesses, d'aventures tantôt vécues, tantôt seulement rêvées. Les Stockalper avaient régné sur les échanges, dominé le pays dans les fonctions publiques. Il y avait de l'or et du sang dans ses souvenirs. Les Graven avaient entassé des cailloux au bas des parcelles, sur les hautes rives de la Viège, abattu du bois dans les forêts de la bourgeoisie où, dès la fondation de la « commune » libérée de la féodalité, trois foyers portaient ce nom; ils avaient cultivé leurs champs, élevé des vaches, des chèvres et des moutons. Dès les origines connues, un notaire pourtant*

portait ce nom rappelant les temps féodaux, puisqu'il signait ses actes latins du nom de « Comitis » (en allemand Grafen), d'où dérivait le nom moderne. L'histoire se développe, humble, quotidienne et discrète, au temps des Dizains. Un Graven fut tué dans le combat du Bois de Finges lors de l'invasion française de 1798 ; un autre servit dans les régiments étrangers en Espagne. Un jour, un enfant de la lignée, plus curieux, plus impatient, plus instruit que les autres descendit dans la plaine et se fixa à Viège. Ces garçons de la montagne avaient en eux de grandes forces latentes, des ambitions inemployées. Ils réussissaient parce qu'ils avaient de la volonté à revendre. Jean-Baptiste Graven — le grand-père — sorti de l'École de droit valaisanne à Sion, s'y fixa comme avocat et notaire, y fonda une étude bientôt réputée, fut député du Canton du Valais au Conseil des Etats à Berne, et dirigea pendant quelques années le Département cantonal de l'instruction publique. Son fils à son tour, la tradition étant fondée, exerça la profession juridique, s'imposa si bien par ses qualités qu'il présida aux destinées de sa ville natale pendant des années à la tête de la municipalité de Sion, fut appelé à la Cour d'appel cantonale, dont il était le président lorsqu'il mourut à la tâche.

Réussite exemplaire à travers la marche des générations. Il avait épousé l'arrière-petite-fille du Grand Stockalper. Le chalet et le château se rencontraient dans la petite capitale du pays que le descendant des paysans de Zermatt allait diriger. La courtoisie, la tradition, les bahuts remplis de parchemins et de titres, de chaînes d'or offertes par les grands de la terre, s'unissaient à la fermeté, au goût de l'étude, à la passion des codes si familière aux paysans, au besoin d'acquérir, de savoir et de comprendre... Un petit garçon qui portait le nom de Jean naquit de ces noces privilégiées. Il grandit parmi des frères et des sœurs nombreux, apprit à connaître la double racination familiale si riche et si complexe. Son cœur et son intelligence équilibrèrent tant de richesses. Le miracle : très tôt, il se sentit poète.

### III. MENUET

*Qu'est-ce qu'un poète ? Il faudrait d'abord essayer de dire ce qu'est la poésie. C'est l'âme des choses, leur prolongement dans le cœur des humains. Tout est poésie aux âmes sensibles. Sans elle, les*

choses, les êtres demeurent séparés. Sans la poésie, les choses n'ont d'autres dimensions, d'autres vertus que dans leur composition physique, chimique. L'arbre n'est que le résultat d'une germination végétale, une réserve d'énergie, de chaleur, pour l'hiver. La poésie en fait un symbole de la vie, une image de la beauté, un instrument disponible à l'usage du vent musicien. La poésie découvre à tout ce qui existe une mesure qui la transcende, qui se prolonge dans la pensée et suscite l'émotion.

Le poète est précisément celui qui capte ces réalités invisibles par la vigilance de ses sens et les transforme en concepts, les nomme dans le rapport imprévisible qui s'établit entre lui et ces choses.

La pierre peut devenir statue; elle fixe le souvenir des morts, enferme Dieu dans ses constructions. Tu es Pierre, et sur cette pierre...

La poésie est parole dans la bouche du créateur. La fleur devient expression mystérieuse d'un sentiment, symbole d'une émotion qu'elle a suscitée, qui se prolonge en musique intérieure, en parfum secret qui imprègne l'âme et ne la quitte plus. L'expérience poétique fixée dans un témoignage ne s'évapore plus, si fugace qu'elle ait pu être. Le poème enrichit le monde à jamais.

Le poète, tel que nous l'entendons ici, n'est pas seulement un homme plus sensible que les autres, plus imaginatif: il est doté du pouvoir de l'expression. Il ne fait pas que ressentir. La chance lui a prêté la faculté de rendre, de communiquer ce qu'il éprouve dans les mystérieux laboratoires de son être où s'élaborent les combinaisons du langage. L'un des plus grands d'entre eux l'a défini comme étant le suprême savant d'une science à jamais opaque à ceux qui ne savent déchiffrer que les signes de la réalité physique. L'ombre que l'arbre projette sur la terre est une notion parfaitement simple si l'on se réfère aux lois naturelles de l'interception de la lumière. Le poète en fait le point de départ d'une méditation dont l'ampleur peut le conduire sur les sommets de la métaphysique.

Ce pays de très anciennes traditions avait-il jamais eu un poète? Au juste moment où le Valais sortait des ombres du Moyen Age, ombres toutes traversées d'éclatantes lumières, Jean Graven s'est trouvé présent, mandaté par les forces célestes, pour recueillir, dans un grand panier tressé d'écorces de frêne, les contes, les légendes, les récits que nos traditions populaires avaient accumulés pendant des siècles dans la mémoire collective d'un peuple; mais aussi les images innombrables d'une longue traversée de l'histoire dans l'originalité qu'imposait un isolement farouche. C'est là toute une autre part de son œuvre. Un petit monde séparé du Monde avait organisé toutes les structures d'une civilisation autonome mais de moins en moins conciliable avec les exigences d'une ère indus-

truelle. Allions-nous perdre d'un coup le merveilleux héritage d'une culture populaire dont la valeur est d'un prix inestimable ? Allions-nous oublier deux mille ans, ou trois mille ans, de travaux, d'affinements spirituels, de dévotions religieuses, de danses et de chansons, de croyances au merveilleux ?... Pour que rien ne se perde tout à fait, il fallait un notaire pour établir l'inventaire, un poète pour lui conserver la vie. Plus de dix ans de sa vie professionnelle passés d'abord à Lucerne, et le reste à Genève où l'appela l'Université, entretenirent sa fidélité, exigèrent son chant. Ainsi naquit la Symphonie valaisanne.

#### IV. FINALE

On le sait mieux aujourd'hui parce que l'entreprise nous apparaît enfin dans toute son ampleur : la Symphonie valaisanne est l'œuvre de toute une longue existence. L'évolution que nous avons vécue depuis un demi-siècle lui donne son incomparable importance. Jean Graven, troussant les couplets d'une Fête des Vendanges (1935), révélait son aisance à coudre des rimes au bout d'octosyllabes charmants. Il enchantait une foule passagère. Il faisait mieux : tout en découvrant l'ampleur de ses moyens, il détectait l'existence d'un filon d'or dans les roches de son vieux pays. Il ouvrait les yeux sur les beautés que des poètes avaient entrevues avant lui, mais à peine vraiment enregistrées, trop brièvement offertes aux lecteurs. Marguerite Burnat-Provins, Ramuz, de Reynold, Rilke, après Rousseau, semblaient crier : — Il n'y a donc personne ici, d'ici, pour regarder, sentir et dire ? Il y eut Jean Graven tout à son coup, et son Pays en fleurs. Un jury souligna du Prix du Salon du livre l'importance de ce premier long poème. L'Académie rhodanienne ouvrit spontanément ses portes à celui qui célébrait si haut les terres du haut fleuve. Je crains que les Valaisans ne s'en soient guère aperçus.

C'est que Jean Graven était pour nous, d'abord, un juriste, un homme de science dont on citait les avis de droit et les études de préférence aux vers, cette denrée inutile. Il aura sans doute souffert toute sa vie de ce malentendu.

Grand maître de droit pénal, de droit international, président ou vice-président d'innombrables associations et commissions juridiques, législateur chez le Négus, professeur invité dans des universités et

des congrès à l'étranger, accumulant des publications d'expériences et de doctrine, il imposait de lui l'image de ces grands intellectuels qui s'acharnent à rendre le monde meilleur. Et l'on oubliait qu'une fibre d'une merveilleuse sensibilité vibrait en lui, qu'il notait ses vibrations, qu'il poursuivait inlassablement dans le secret de ses veilles une œuvre parallèle et peut-être plus chère à son âme. Aujourd'hui, devant l'ampleur de cette Symphonie enfin révélée dans toutes les perspectives d'une cathédrale baroque pleine de surprises, de mouvements, d'inventions imprévues, de « motifs » qui relancent la curiosité, l'on se demande si son œuvre capitale, Jean Graven ne l'a pas réalisée en marge de sa noble carrière de juriste. (Que les juristes nous pardonnent !)

En aucun moment de son existence, ce grand Valaisan de notre histoire n'a oublié son pays natal, ce pays dont il voyait avec chagrin se dégrader la pure image qu'il portait en son cœur. Là-bas, en Ethiopie, dans un pays d'antique civilisation chrétienne, guerrière et rurale, il songeait à la motte originelle, à son destin menacé. Là-bas, entre d'autres océans, en Amérique latine, il notait des parentés entre les traditions aztèques ou incas et celles de nos contrées valaisannes. Son expérience de grand voyageur enrichissait la connaissance qu'il avait de son propre pays. Il retrouvait les mœurs simples, les bisses et les chalets des hautes régions montagneuses des frontières d'Iran, dont chez nous des écrivains comme Charles-Albert Cingria ont noté la similitude, due à la quasi identité de l'environnement montagnard et des besoins. Et jour après jour, l'édifice commencé au temps de la jeunesse prenait de plus vastes dimensions. Sur les rives d'autres grands fleuves, il pensait au Rhône, père de notre histoire, forgeron de notre génie, lieu qui nous relie aux vastes cultures nées de la Méditerranée. Et le vin qu'il buvait sur les bords du Nil lui rappelait les vendanges sur les coteaux de Lentine ou de Mollignon : certaines souches provenaient de Diolly, d'où notre œnologue Henri Vuilloud dont il avait été l'élève, les avait introduites...

Le souvenir des nuits étoilées des Mayens où coulaient les bissets et les torrents ; l'image des paysannes conteuses et toutes bruissantes d'expériences séculaires ; les voix jamais taries des servantes descendues des villages, et des effeuilleuses sur les vignes ; les traditions familiales que le sang charrie dans ses globules rouges, tout lui rappelait, sur les terres les plus lointaines comme dans son proche cabinet de travail de Genève, que sa vocation était de dire tout ce qu'il savait de sa chère Vallée, de le dire, de le chanter, de l'exalter dans la cadence des vers, langage noble et immuable qui empêchera ce qui est menacé de mort de tout à fait mourir :

— *Va, fais ton devoir! Même si le temps te manque. Même si tu dois prendre l'avion, demain, pour Caracas ou la Nouvelle-Delhi. Parce que ceux qui viendront quand depuis longtemps nous ne serons plus ont le droit de savoir qu'il y eut, une fois, un pays de prières et de silence, de dur labeur et de pauvreté, de pudeur et d'âpre énergie, de grandeur et de beauté, là-haut, quelque part dans les montagnes arrosées par le Rhône, entre la terre et le ciel...*

MAURICE ZERMATTEN

Ancien Président de la Société Suisse des Ecrivains  
Président de l'Académie Rhodanienne des Lettres







## DEDICACE

*Valaisan dès le jour  
où je vis la lumière  
et naquis à l'amour  
de mon berceau de pierre,*

*A lui voué par tant  
d'obscurs et forts ancêtres  
jusqu'en la nuit des temps  
heureux et fiers d'y naître*

*Et qui tous à jamais  
au terme de leur vie  
lui ont remis en paix  
leur dépouille tiédie,*

*L'amour de mon pays  
vit et brûle en mes moëllas  
comme aux yeux éblouis  
le feu pur des prunelles.*

*Mais toi, fille qui vins  
d'un clair pays de plaines  
où coule aussi le vin  
du fond des caves pleines,*

*Tu vis ces lourds vergers  
au pied de ces collines  
et ces simples bergers  
chantant sur leurs ravines,*

*Ce ciel de paradis  
sur ce sol de légende,  
et ton cœur se rendit  
à leur rustique offrande :*

*Laisse, que ce Valais  
rêvé, je te le montre,  
qu'entre vous désormais  
je scelle la rencontre,*

*Qu'en un lyrique élan  
tel je te l'offre et donne  
qu'en moi depuis mille ans  
son secret se façonne,*

*Pour que ton cœur, atteint  
par l'intime cadence,  
aussi l'aime d'instinct  
et comme de naissance.*

# *Préludes*



## VOCATION

Dans la gloire d'or et d'azur  
de ces lointains soirs d'été pur  
m'apparaît toujours mon enfance  
quand au versant de l'âge mûr  
je me recueille et fais silence :  
il me revient comme un bruit d'eau  
et comme un bruissement de feuilles  
au chalet couvert de bardeaux  
où mon père joyeux m'accueille ;  
le poids des jours, comme un fardeau  
courbant votre épaule s'allège,  
dans le grand souffle montagnard  
et le nocturne éclat des neiges.

Je nous revois. Il était tard ;  
août brûlait aux célestes voûtes,  
la lune coulait son regard  
sur la terre douce aux écoutes,  
au loin se taisaient les criquets.  
Le cercle, au gré de son caprice,  
dans l'ombre du bosquet  
attendant que la nuit fleurisse  
se nouait ainsi qu'un bouquet :

Soudain les étoiles filantes,  
comme un jeu torrentiel  
dans la suave ronde lente  
s'ébranlaient à travers le ciel.  
Dans les écharpes des mélèzes  
passait le vent confidentiel,  
la paix fondait tout ce qui pèse  
au secret des cœurs et des monts,  
et de l'enfantine assemblée  
le refrain que nous ranimions  
fusait dans la nuit étoilée.  
Sous nos yeux, d'aval en amont,  
ainsi qu'une immense carène  
le Valais reposait sans bruit,  
tout ému de tièdes haleines  
au gouffre azuré de la nuit ;  
grisés du magique sésame,  
dans l'enchantement né de lui  
nous chantions de toute notre âme,  
nous chantions « notre beau Valais ».

La poésie en ruisselait.  
Et tandis qu'au-dessus des prèles  
ma voix dans le chœur se mêlait,  
tout bas la nuit surnaturelle  
à travers l'ombre des forêts,  
à mon insu sur moi penchée  
murmurait un poignant secret :  
De la grave beauté touchée  
et de son déchirant regret  
dans le même instant déjà pleine,  
ivre de la splendeur sereine  
mon âme obscure pour toujours  
s'ouvrait aux clartés intérieures,  
en moi se formaient mes amours  
et s'alliaient enfermer ces heures.

Je regardais le pur contour  
des Alpes sur le ciel nocturne,  
dans la solitude des prés  
montait la plainte taciturne  
des lointains torrents libérés :  
Il me semblait alors entendre  
mon pays vivre et respirer,  
et qu'en moi-même un chant très tendre  
se composait avec ferveur  
— comme là-haut, dans les mélèzes  
la fraîche et profonde rumeur —

qu'il me faudrait pour qu'il s'apaise  
un jour murmurer sur son cœur.

## STELE VOTIVE

Terre allongée aux rives de ton fleuve  
sous ton rempart énorme de granit,  
terre éternelle à chaque printemps neuve  
terre en gésine sous l'astre béni,  
dresse tes fleurs au vase de tes roches,  
mûris tes fruits aux caves de tes fils,  
avant d'accueillir dans leurs tombes proches  
ceux que tu fis si fiers, et redéfis ;

Riche de tant de pauvres sacrifices  
plus grande aussi de tant d'humilité,  
envers le Ciel comptable des prémices  
disant ta peine autant que sa bonté,  
travaille et vis de ta plaine à tes glaces  
récolte au champ où se fondent nos os :  
le bras des morts supporte ces terrasses  
et leur amour soupire en tes roseaux.

Ivre de sucres et craquante de sèves,  
faisant au cœur des gobelets d'étain  
rire et fleurir tes plus antiques rêves,  
plus jeune à chaque retour du matin  
vogue au vent de ta voile constellée,  
bercée au loin d'un chant de moissonneurs  
et te mirant en toi-même, Vallée  
immense et close comme le bonheur !

## ACTION DE GRACES

O verger des terres romandes  
riant d'abeilles et d'oiseaux  
et captant le bienfait des eaux  
aux purs glaciers de tes légendes,

Valais étalé sous le ciel  
comme une corne d'abondance  
pleine de la munificence  
des vins de feu, des fruits de miel,

Et toi, Ville, honneur de la plaine,  
cuve de roc et frais jardin  
mêlant les remous de ton vin  
au murmure de tes fontaines,

Souriez au jour printanier,  
festonnez-vous de clairs feuillages,  
accordez chansons et ramages  
sous la treille et sur l'amandier

Pour célébrer à son mérite,  
du plus haut clocher des coteaux  
à leur plus rustique guérite  
le Maître qui vous fit si beaux !

## NOSTALGIE

Je vis, puisqu'il se peut qu'on vive  
même déraciné,  
sur une verdoyante rive  
loin de la terre où je suis né,  
loin de la terre où les miens dorment  
parmi les bruits de ce coteau  
qu'ornent la vigne et l'orme  
et qu'entre son étau  
le soleil enserre et martèle  
dans une gerbe d'étincelles.

Des eaux fraîches mirent les tours  
de la cité antique,  
de la pointe à la fin du jour  
sonnent les cloches catholiques,  
la montagne enclôt l'horizon  
d'une altièrre et robuste chaîne,  
un amical blason  
sur la fleur des fontaines  
brille au poing des vieux bannerets —  
pourtant mon cœur n'a que regrets :

Ce ne sont pas nos tours farouches  
mourant sur leur rocher,  
ni l'appel venant à la bouche

familière de mon clocher,  
ce n'est pas au chant de mes pâtres  
l'austère grandeur de nos monts,  
la chaleur de mon âtre  
mon fleuve et son limon,  
ce n'est pas la blanche étamine  
teinte du sang de ma poitrine !

Les yeux sur l'eau, l'esprit au loin  
je songe, à la dérive,  
aux grillons chantant dans les foins,  
aux vieux mélèzes pleins de grives,  
au soir qu'il fait chez nous, là-bas,  
au pieux silence biblique —  
et mon cœur soudain bat  
aux secrètes musiques  
qui montent, lentes, dans la nuit,  
de mon passé, de mon ennui.

Alors je quitte la terrasse  
aux mondains violons  
et poursuivant en moi la trace  
du pur et lyrique filon  
sous ma lampe propice au rêve,  
insensible aux voix d'alentour,  
dans la nuit soudain brève  
jette un long cri d'amour  
au pays qui là-bas dort sur ses pentes,  
ignorant de ce feu qui me tourmente.

## TEMOIGNAGE

Le prix de tant d'amour  
de tant d'élan, de tant de fièvres  
tirés du secret où leur rythme sourd  
et conduits en un chant libre et frais sur les lèvres,  
comme une source vive à travers les labours  
gardant son parfum de genièvre ;

Le prix de tant d'efforts  
pour fondre en une image brève  
un rêve qui même après votre mort  
vive d'un long mystère et suscite les rêves,  
pour extraire en peinant le vin joyeux des forts  
qui puiseront aux mêmes sèves,

Ce n'est pas le frisson  
d'un cénacle où l'on fait la roue,  
le vulgaire appât d'un revenant-bon,  
le rival qui se tait, le salon qui vous loue,  
ni l'écrêteau de marbre où l'or de votre nom  
dure un peu plus que votre boue :

C'est de donner l'attrait  
de l'amour à tout ce qu'on aime,  
c'est de reconnaître en tremblant les traits  
du poème de Dieu dans son obscur poème,  
de se dire humblement que pour avoir dit vrai  
l'on peut se survivre à soi-même ;

Et c'est d'imaginer  
qu'un jour dans une pauvre école,  
sur le même texte où l'on s'obstinait  
un écolier penché sous une croix d'arole,  
s'efforçant d'épeler ces rythmes alternés  
apprendra d'aimer leurs symboles ;

Ou bien qu'à son chevet  
un soir d'août, une jeune fille  
ressemblant à celle à qui l'on rêvait,  
quand la lampe discrète à sa fenêtre brille  
respire en s'émouvant, dans son luisant bouquet  
une strophe au goût de myrtille ;

C'est le secret désir  
qu'un vieux vigneron dont l'œil cligne,  
pour sa récompense et pour son plaisir  
se répète un beau vers dont il se trouve digne,  
comme on le voit goûter à l'instant du loisir  
un grain mûr cueilli dans sa vigne ;

C'est qu'un pâtre grisé  
de vent de soleil et de joie  
jette vers les monts couleur de brisé  
et vous renvoie au ciel où l'astre aimé flamboie,  
quelque refrain léger que vous aurez pesé  
dans l'ombre où le doute tournoie.

C'est en chaque maison  
de mettre au pauvre sur sa table  
comme un fruit mûri dans l'or des saisons,  
près de son pain sacré le trésor de ses fables,  
c'est de donner aux siens leur livre de raison  
et la clé de l'inexprimable ;

Et c'est au cœur l'espoir  
substantiel comme un grain d'épeautre,  
que des Valaisans autour d'un pressoir  
avec un regard fier se disent l'un à l'autre :  
Qui sut notre grandeur parmi nous peut s'asseoir ;  
celui-là vraiment fut des nôtres !

## L'HERITAGE

Dieu fit ce pays le plus beau :  
dans son rempart brillant de pierre  
il le creusa comme un berceau  
que berce le Rhône en prière,  
il l'emplit de fleurs et d'oiseaux  
de collines et de clairières ;  
comme un œil pur sous sa paupière  
il ouvrit grand l'azur là-haut  
puis jetant le vent dans l'espace  
comme pour enfin l'animer  
de son souffle éternel qui passe,  
il te le donna, ô ma race,  
pour y naître un jour et l'aimer.

Dieu fit ce pays fier et grand  
déchiré d'altièrres entailles  
raviné de libres torrents,  
houleux comme un champ de bataille  
sous l'ivresse du conquérant ;  
sans craindre que ton bras défaille  
il le fit exprès à ta taille  
et ton image, homme endurant,  
puis le libérant dans l'espace  
où l'on voit les mondes rêver  
et t'appelant à sa surface  
il te le donna, ô ma race,  
pour le prendre et pour l'achever.

Dieu sur ce pays enchanté  
avec tous les germes fertiles  
répandit au loin sa bonté,  
il fit fructifier l'argile  
jaillir le chant de l'eau docile,  
alterner les saisons mobiles  
dans leur charme et leur majesté,  
puis penchant sa benoîte face  
sur sa vigne et son beau verger  
chargés des trésors de sa grâce,  
il te les donna, ô ma race,  
pour t'égayer et vendanger.

Que vers Dieu, du sol valaisan  
où tu trouves tout ce qui compte,  
beauté, force et tous les présents  
que le ciel mûrit et confronte,  
à travers l'espace et les ans  
ton chant de gratitude monte !  
Que ta main à donner soit prompte  
comme à moissonner, paysan !  
Fais et garde à jamais ta place,  
fidèle à ce qu'il faut chérir,  
sur ce sillon d'or et de glace  
que Dieu te donna, ô ma race,  
pour y vivre et pour y mourir.





PREMIERE PARTIE

PAYS EN FLEURS

*Pays arrêté à mi-chemin  
entre la terre et les cieux,  
aux voix d'eau et d'airain,  
doux et dur, jeune et vieux,*

*Comme une offrande levée  
vers d'accueillantes mains :  
beau pays achevé,  
chaud comme le pain !*

*(Rilke: « Quatrains valaisans »)*



I

LE «VIEUX PAYS»



## L'ANCÊTRE

Le voici qui gît dans sa tombe  
reparu sous le ciel du tréfonds de la nuit,  
semblant de sa poussière avoir empli la combe,  
un silex aiguisé reposant près de lui :  
un coup de pioche obscur le rend à la lumière,  
l'antique cendre mêle à l'antique soleil  
un souvenir épars de la grandeur première  
et l'homme ancien renaît des limbes du sommeil.

L'œil suppute encore sa taille  
aux débris fabuleux des poudreux ossements,  
l'esprit rêve à l'effroi des suprêmes batailles  
du géant couché là, contre les éléments ;  
la terre a dévoré son argile mortelle  
la pierre usé le poing qui la domestiquait,  
le tumulus dormi sous la fleur de l'ombelle  
et le ciel retenti du seul chant d'un criquet.

Et l'on songe aux temps héroïques  
où les forêts tremblaient du carnage des loups,  
où les géants erraient par les rocs erratiques  
et fendaient l'eau du Rhône au pli de leur genou,  
où les païens reclus dans les hautes vallées  
voyaient sous le soleil éclater les glaciers,  
écoutaient les rumeurs de la nuit étoilée,  
jetaient le premier grain sur le champ nourricier.

Dans les coups du fer qui descelle  
ta forme s'écroulant sous la griffe du temps,  
vieil ancêtre rendu par la terre éternelle  
il me semble soudain qu'au silence j'entends  
ton cœur d'airain frapper ton fragile squelette  
et la vie affluer à tes membres épars,  
et je t'évoque alors qui te lèves et jettes  
ton grand cri ranimé sur l'alpestre rempart.

Je te vois régner sur ce monde,  
pour t'armer d'une masse arrachant les sapins,  
soulevant les quartiers pour en charger ta fronde  
et dans les monts domptant les aurochs d'une main;  
au zénith dans leur vol tu capturais les aigles  
et ton souffle de fœhn fondait l'alpe au printemps,  
soulevait l'eau du lac et recourbait les seigles,  
l'avalanche roulait ton grand rire éclatant.

Tu buvais à même le fleuve  
et reposais ta tête aux genoux du Vélan,  
sur le chêne éprouvais l'arc de ta force neuve  
et franchissais le val dans un tranquille élan ;  
le pas de ton coursier reste empreint dans la pierre,  
ton courroux sur la plaine a jeté les rochers,  
les échos de ta voix surmontaient le tonnerre  
et l'ombre s'étendait lorsque tu te couchais.

Parmi ces fières altitudes,  
dans la terre enfermant le mystère du feu  
tu vécus simple et grand comme ta solitude  
ton cœur à ton insu plein du trouble de Dieu,  
puis dans un soir lointain où sombre la légende  
quand le doux vent du sud eut franchi les sommets,  
près de ta main ton arme et ta funèbre offrande  
au sol où te voici te couchas pour jamais :

Tu pensais à ta descendance  
d'hommes libres et forts et d'enfants courageux  
faisant aux mêmes monts retentir la cadence  
d'héroïques travaux et de rustiques jeux,  
tu pensais aux forêts, au soleil, à cette onde,  
à tout ce qui demeure aux bras de ce qui fuit,  
au silence des morts, à tous les cris du monde  
et souriant au ciel t'endormis sous la nuit.

## LE FOEHN

O fœhn, grand souffle échevelé,  
vent du sud ô buveur de neige,  
sonore accordeur des feuillages  
dans un long grondement d'arpèges  
lâché sur notre Défilé,

Feu que dans un hennissement  
expire par dessus nos cimes  
le naseau des coursiers sublimes  
qu'Apollon des plaines marines  
lance au pôle du firmament,

Coureur de nue ô forcené,  
parmi notre ciel où tu plonges  
faisant comme un immense archange  
enivré de son propre songe  
tourbillonner ton glaive igné,

Tu te jettes sur ce pays  
ô fœhn avec un grand cri rauque,  
du lac jusqu'aux sources du Rhône  
tu l'étreins ô robuste Faune,  
tu le suffoques et tu ris !

Tu veux son cœur, tu bats ses tours,  
tu cours, tu frappes à ses portes,  
tu vas exulter dans ses cloches  
et comme leur airain, ses roches  
tu les fais trembler de coups sourds ;

Tu fêtes dans l'air de ce Val,  
grondant d'une rumeur pareille  
à quelque énorme essaim d'abeilles,  
d'impétueuses accordailles  
dans ton brûlant vol nuptial,

Puis tu retombes sur ses champs  
et tu t'acharnes sur ses tombes  
avec une fureur si sombre  
qu'il semble que même ses ombres  
tu veuilles les joindre à ton chant !

Fœhn ! inapaisable soupir  
n'es-tu pas dans ton chaud mystère  
le souffle même de ma terre  
qui parle à ses enfants sans trêve  
et ne consent pas à mourir ?

Sinon, dis-moi de quelle ardeur  
exhalée et de quelle gorge,  
dans quelles poitrines se forge  
ta plainte pathétique et large  
pour troubler ainsi notre cœur ?

Chargé des appels du passé  
de ses espoirs et de ses doutes  
ô fœhn à travers toi j'écoute  
clamer l'insaisissable bouche  
de tous nos aïeux trépassés.

## LES RUINES

Pays gonflé de souvenirs  
comme un beau fruit nourri d'obscures sèves  
sur chacun de tes éperons s'élève  
parmi la vigne acharnée à fleurir  
une ruine rebelle à mourir,  
dont la mort lentement s'achève.

Sur son haut socle minéral,  
témoin rompu d'une intacte énergie,  
conservant la trace et la nostalgie  
des derniers coups du monde féodal  
ou du dernier pas du grand Cardinal,  
veille la muette vigie.

Du sol usé, toujours pareil,  
sous un ciel immuable elle s'élance  
n'ayant plus, où brillait l'éclair des lances,  
pour hanter son formidable sommeil  
qu'un papillon perdu dans le soleil  
de la cour chaude de silence.

Aux murs les échos se sont tus ;  
l'astre brûle où flambaient les incendies,  
la lourde paix du tombeau s'édifie  
où la gloire a bruyamment combattu,  
dans l'herbe aux fragiles fétus  
se retire la seule vie.

O ruines ! O monuments !  
informes et glorieux pans de pierre  
que battent les vents et soutient le lierre,  
restes si grands dans votre dénuement,  
tombeaux poudreux d'anciens événements  
arches sonores de prières,

Les souffrances de mon pays  
s'inscrivent dans vos mille cicatrices,  
mais notre amour dit que vos sacrifices  
n'ont pas été vains ni vos morts trahis :  
nous lisons avec des yeux éblouis  
les vestiges de vos services.

Votre présence parmi nous  
durable sur cette friable écorce  
signe votre gloire avec votre force :  
même tronqués vous demeurez debout,  
surgissant beaux et pareils tout à coup  
au débris d'un antique torse !

Du profond de notre passé,  
au miroir d'argent pensif du vieux Rhône  
entre les piliers des peupliers jaunes  
dans l'air embrasé vous apparaissez,  
et brusquement tout notre honneur dressé  
semble étinceler sur son trône !

Châteaux au détour des chemins,  
témoins lointains sur nos collines proches,  
ah ! tressaillez lorsque sonnent nos cloches,  
car notre piété, dans le matin  
palpite et clame comme leur airain  
dans un sein pareil à vos roches :

O tours, notre fidélité  
défie à votre exemple la durée,  
dans vos solitudes désespérées  
espérez, aux cris ivres de l'été :  
vous vivez, mortes ! votre éternité  
dans nous chaque jour se recrée !

Penchez-vous, voyez à vos pieds  
mûrir la vigne et renaître la vie,  
entendez chanter l'enfant qui confie  
sa force neuve aux échos du sentier  
et semble, en montant vers votre pierrier,  
monter du fond de sa patrie.

## NOTRE RHONE

Rhône, ruisseau naissant, ô fleuve  
qui t'en vas vers l'immense mer  
perdre au secret du gouffre amer  
cette onde qu'ici toute neuve  
le chevrier boit dans sa main,  
tu seras infini demain !  
là-bas magnifique est ta course  
et tous arpentent ton chemin —  
à peine échappé de ta source,  
Rhône libre tu es à nous !

Tu es à nous, fleuve du monde,  
ton flot ne monte qu'au genou  
de l'enfant joueur qui te sonde  
d'une branche de coudrier,  
mais déjà l'on t'entend crier  
du fond des sylvestres repaires,  
éclatant de vie et d'efforts ;  
une seule arche unit tes bords  
que mesure son jet de pierre  
mais tu te roules en aval,  
souffletant l'air de ta crinière,  
libre comme un jeune animal  
rompant son licol aux alpages :  
juste entrevu tu es passé  
et tu chantes ton chant glacé  
sur la mousse et les saxifrages.

Parmi les rochers amassés  
non touchés depuis la Genèse  
tu roules pur, fleuve, ô torrent  
sans rien qui sur toi marche ou pèse  
qu'un reflet du ciel transparent ;  
sans ouïr d'autre confidence  
que de la tempête et du vent,  
sans polluer ta turbulence  
dans l'usine trouble ou l'égout,  
volant au parfum des scieries  
dans le poudroïement des mois d'août  
et flânant aux fraîches prairies  
où sonne l'écho musical  
des clarines le long du val.  
Tu vas replié sur ton âme,  
ne tolérant pas une rame  
dans tes tourbillons de cristal,  
tu vas vierge et froid comme neige,  
solitaire et fort comme nous,  
ne joignant, bondissant chorège,  
aux feux irisés des remous  
que l'écaïlle vive des truites  
parmi ta ruisselante fuite.

Puis le jeune val s'élargit  
la pierre descelle ses lèvres,  
ton cours lentement assagi  
cesse d'être tel que la chèvre  
sautant de rochers en rochers ;  
l'érable succède au mélèze,  
dans l'azur paraît un clocher,  
on voit l'homme se rapprocher  
et sur tes bords prendre ses aises :  
voici ses maisons et ses champs,  
sur tes vertes berges s'étagent  
les antiques bourgs et villages  
que rassemble et berce ton chant ;

diligent à ton doux servage  
fleuve, tu vas rouir son lin  
irriguer sa maigre parcelle  
et faire tourner son moulin ;  
aux prières de ses chapelles  
tu joins ton murmure pieux,  
tu rêves tout haut dans ses veilles  
comme en celles de ses aïeux  
du fond des nuits toujours pareilles ;  
en toi la voix de son passé,  
remuant bonheurs ou désastres  
persiste comme un cri blessé  
sous le grand ciel tout criblé d'astres :  
car rien ne meurt en ce pays  
brûlé comme un bouquet sauvage  
et frais comme à l'instant cueilli,  
où sous les mobiles nuages  
dans le renouveau des labours  
ton flot rapide voit toujours  
durer les mêmes tours sans âge  
muettes aux mêmes parois,  
et sous la suite des visages  
au cœur battre la même foi !

Mais comme en la douceur des nues  
la lune heureuse ouvre un chemin,  
ô flux d'argent tu t'insinues  
avec l'émoi pur d'une main  
entre les tièdes collines,  
et défaisant dans le matin  
les vapeurs de ses mousselines,  
au gré d'un caprice incertain  
tu sembles caresser l'épaule  
de ce beau pays endormi ;  
tu t'attardes parmi les saules,  
doubles le paysage ami,

réchauffes tes eaux limoneuses  
où boit le troupeau sans berger,  
aux doigts des premières laveuses,  
rêves dans d'opulents vergers,  
vas baigner le pied de la ville  
sourire au passant sur le pont  
surprendre le lièvre en tes îles...

Et lorsque d'un radieux bond  
dans la céleste incandescence  
le soleil cabre son poitrail,  
fleuve étale tu fais silence,  
écoutant sonner dans tes anses  
les rumeurs saintes du travail :  
les pioches tintent dans les vignes  
et les marteaux dans l'atelier,  
les turbines sourdes trépignent  
l'échelle monte à l'espalier,  
l'eau vive jaillit aux meunières  
la ruche élabore son miel,  
les chars grincent dans les ornières  
les appels chantent dans le ciel.

Tel est ton Valais ô vieux Rhône !  
tu l'arroses de part en part  
tu le mesures à ton aune,  
mirant sa grâce et son rempart ;  
lui-même étroitement t'enserme  
en ses digues et ses talus,  
mêlant ton écume à sa terre  
comme à sa voix tes angélus,  
et dans son amoureuse étreinte  
semblant te presser sur son cœur  
conduit ta murmurante plainte  
jusqu'à la rive où sans contrainte,

t'ouvrant comme une large fleur  
lémanienne, tu débouches  
pour aller au loin t'accomplir,  
comme un baiser quitte la bouche  
pour entrer dans le souvenir.

Déjà la première hirondelle  
t'indique l'accès de la mer,  
et de son immense margelle  
émouvant les ondes de l'air  
un souffle chaleureux t'aspire :  
va, fleuve, roule, et souviens-toi  
quand tu porteras les navires,  
ceindras les cités et les bois  
d'où naquit ton magique empire :  
là-haut dans la grandeur des monts  
où tu courais à l'abandon  
le génie ivre de silence  
et la fée errante au glacier  
dans l'ombre ont bercé ta naissance,  
et c'est dans leur sein nourricier  
que tu pris ta force féconde  
Rhône, ô puissant fleuve du monde.

## SALUTATION RHODANIENNE

Comme le Rhône heureux descendant vers la mer  
vers vous d'un cœur serein descendent mes pensées,  
au beau chant provençal sonnante aux feux de l'air  
répondent sur ces monts mes strophes cadencées,  
en suivant aux rochers les bords du chevrier  
j'évoque la manade aux bords du fleuve étale,  
sous les sapins je rêve à votre vert laurier :  
emporte un fier message ô torrent qui dévale !

Emporte vers la mer éclatante au soleil  
le murmure lointain des terres rhodaniennes,  
de ta source à ton terme et changeant et pareil  
tandis qu'enfle ton flot, que tes eaux se souviennent !  
Comme ton flux secret et comme ton limon  
conserve et roule en toi le bonheur de tes rives,  
jusqu'aux étangs reflète un sourire des monts  
aux airs du galoubet mêle un chant de nos grives :

Rhône fleuve divers en ta longue unité  
poussant tes flots pressés comme un vieux patriarche  
le troupeau floconneux des brebis de l'été,  
diligent messenger, chemin vivant qui marches  
tu n'as point dispersé des sables au glacier  
les fils qui dans ton ban fixèrent leurs demeures,  
ancêtre tutélaire et père nourricier  
tu fais qu'unis en toi ils travaillent et meurent.





Charriant la lumière et le beau sang latin  
tu leur donnes à tous ton égale noblesse,  
pour eux ton lien mouvant scelle un commun destin  
et ta force forgea leur âme sans faiblesse,  
au labeur appliqués dans un courage égal  
près des champs de la mer et des champs de la neige  
sous les assauts du fœhn et les coups du mistral  
tu vas nouant leur cœur, silencieux chorège :

Déroule à ton chant doux, à ton chant plein d'amour  
le cortège fuyant des fières acropoles,  
la ronde des chansons, des travaux et des jours  
le rythme de la rame et de la farandole,  
la guirlande du pampre et du ciel et des prés  
le bonheur bucolique et la cène frugale,  
tandis qu'aux peupliers succède le cyprès  
et qu'au chant des grillons fait écho la cigale.

Regarde tes enfants ! A chaque nouveau seuil  
tes filles au soleil également sont belles,  
tes hommes sur leur front ont un semblable orgueil,  
le même feu brûlant fait luire leurs prunelles :  
qu'importent l'instrument et le cours des saisons  
et le nom de l'oiseau dans l'yeuse ou l'arole ?  
la sagesse est la même au livre de raison  
et le même trésor fleurit dans les paroles.

C'est pourquoi je réponds joyeux à votre appel,  
du haut berceau du Rhône où chante un vent sauvage  
et m'avance vers vous de ce pas fraternel  
pour m'asseoir humblement sous l'étoile du Mage  
aux roses de Maillane où rêve un blanc tombeau :  
aux mêmes bords sacrés notre culte s'abreuve  
et vers les mêmes dieux nous marchons le front haut  
poètes du soleil et poètes du fleuve !

Ce message des monts né ce soir sur tes bords  
à ton paisible cours je le confie ô Rhône,  
non comme on te donnait la dépouille des morts  
portée au gré des eaux dans le songe des aulnes  
aux muets Alyscamps où pleure un souvenir,  
mais comme un bouquet frais de ta source lointaine  
comme un gage vivant du riant avenir  
et comme un cri d'espoir et de foi rhodanienne !

## LA PLAINE

Le libre fleuve alors était libre de digues  
et par la plaine errait comme un luisant taureau  
lâché, le mufle humide, à travers les garrigues,  
heurtant de son front bas ses palis minéraux ;  
de son naseau montait une vapeur de fièvre  
sa course saccageait tout espoir d'un sillon  
et la chanson de l'homme expirait sur la lèvre  
où la vieille misère appliquait son bâillon.

La grenouille rêvait au bord du marécage,  
l'éphémère immobile aux pointes des roseaux  
l'homme toujours ployé, du plus profond des âges  
le sol toujours noyé, du cloaque des eaux ;  
et le soleil debout sur l'étrier des chaînes  
penché sur les étangs tels des boucliers noirs,  
de ses traits d'or criblait l'ombre paludéenne  
du haut d'un magnifique et muet désespoir.

Alentour, à l'abri d'un écran d'oseraies  
un chétif bétail roux beuglait en liberté  
ruminant à la mort dans les joncs et l'ivraie,  
cependant que plus loin, hennissant à l'été  
parmi les champs herbus galopaient les cavales,  
les sabots déferrés et du sang au poitrail ;  
et partout se taisaient sur l'aire végétale  
les rires du bonheur avec ceux du travail.

Un enfant solitaire égaré dans les Iles  
déchirant ses pieds nus aux buissons épineux  
sous les vernes cherchait dans le sable stérile  
le bois mort dont nourrir l'essor d'un mourant feu,  
un paysan perdu fouaillait de sa houe  
un carré broussailleux plus ingrat que l'espoir  
déjà poudre aussitôt que gagné sur la boue ;  
dans un voile sanglant semblait râler le soir.

Et c'est toi même plaine amoureuse et fertile  
qui déroules ici ton jardin sous nos yeux  
et qui sous les baisers du vieux soleil rutilés  
dans ton ordre tranquille et ton labeur joyeux ;  
le vieux fleuve assagi dans ses saintes entraves  
domestique sa force et gonfle son limon,  
il rêve en sa douceur et de sa chanson grave  
berce la terre heureuse où sans fin nous semons.

Le séateur au ciel et la bêche en la terre  
font fleurir un trésor dans la joie et les chants,  
la contrée est un vaste et vermeil éventaire  
où s'entassent des fruits plus beaux que le couchant,  
le cheval harnaché se plie à la charrue  
et rentre tout chargé des produits maraîchers —  
et l'enfant qui sourit, toute fraîche et charnue  
semble mûrir sa joue aux feuilles du pêcher.

## ARBRES

Dans les gouffres du ciel et dans la paix des pierres,  
calciné par la foudre et baignant dans l'azur  
sur son front saccagé portant ses noirs fruits mûrs,  
seul sous l'orbe orgueilleux de l'aigle solitaire  
    l'arole royal couronne les monts,  
jetant la dernière ombre aux derniers pans de l'herbe,  
farouche en sa grandeur sur l'immense horizon  
    et défiant dans sa superbe  
la nature inclémente et l'alpestre démon.

Sur les pentes luisant d'embrunes et de fraises  
au-dessous de l'alpage où vaguent les troupeaux,  
déchirés comme autant d'héroïques drapeaux  
les sapins au bois lisse et les rugueux mélèzes  
    rangent au soleil d'obscurs escadrons,  
pleins d'écureuils furtifs et de secrets murmures  
ils tremblent sous le fer de rudes bûcherons  
    et battant l'air de leurs ramures  
ils apaisent leur cœur en rapprochant leurs fronts.

Plus bas, sur la prairie où naissent les villages,  
dans leur ronde nouée en des temps oubliés  
dressent leur dôme vert les derniers beaux noyers  
ombrageant toison blanche et roussâtre pelage  
    muettes maisons et ruisseaux légers ;

le couchant les revêt d'un dernier sortilège,  
et les quittant soudain le rire amer du geai  
semble crier au sacrilège  
de l'arbre ami de l'homme et par lui ravagé.

Le long de la grand'route où les bourgs et les villes  
s'alignent dans la paix de l'heure et des travaux,  
au bruit clair des essieux et du pas des chevaux  
comme en un chant rythmé les peupliers défilent,  
berçant dans le ciel au vent du matin  
leurs bruissants fuseaux d'or qui filent les nuages,  
ou rêvant dans le soir tel qu'un miroir sans tain  
ils signent notre paysage  
comme le cyprès sombre un beau site latin.

Tout alentour ce sont les vergers de la plaine  
regorgeant de verdure et de trésors fruitiers,  
fier patrimoine acquis pour d'heureux héritiers  
auxquels nos mains tendront comme corbeilles pleines  
ces dons infinis de pommiers en fleurs,  
avec amour plantés et formés en corbeilles  
et qui vont se remplir dans la sainte chaleur  
de rayons vibrants et d'abeilles  
et de fruits de délice aux riantes couleurs.

Arbres ! nids végétaux chantant de poésie,  
d'où l'âme du Pays rayonne et prend son vol,  
rameaux verts abreuvés au cœur même du sol  
bras vivants, bras heureux qui bercez son génie,  
sources d'ombre où vient boire sa clarté,  
messagers qui tremblez de confuses paroles  
sur nos lèvres cueillez un chant de piété :  
vous rassemblez tous ses symboles  
vous résumez sa force et faites sa fierté.

## LES VILLAGES

Blottis au berceau d'une combe  
ou sur le roc érigés en plein ciel  
autour de l'étroit champ des tombes  
où le bruit du monde au néant retombe,  
cernés de leurs seigles couleur de miel  
sous l'errante paix des nuages  
reposent les villages.

Fronts qu'un même péril accole,  
dans leur noire écaille de tavillons  
immobiles au vent qui vole  
ils sont tombés là comme un fruit d'arole  
compact et perdu dans son corbillon :  
sous les coups sombres des orages  
s'agrippent les villages.

Dans le calme une cloche tinte,  
les champs sont déserts ; autour du clocher  
le flot des maisons indistinctes  
se presse à l'instar d'un troupeau sans crainte  
sous la houlette d'un divin berger :  
prosternés sur l'humble dallage  
se signent les villages.

Dès l'aube à l'appel de la terre  
dans les chants des coqs, au bruit des torrents  
partout les hommes solitaires  
du sol ingrat dont ils sont tributaires  
tirent le pain qu'ont mangé leurs parents :  
ployés à leur noble servage  
travaillent les villages.

Puis c'est le soir et les toits fument  
l'agneau bêle et la nuit tremble au ciel bleu,  
les pas s'apaisent et l'enclume,  
enfants, des anges passent dans la brume  
le grand soupir des hommes monte à Dieu :  
roulés dans le gouffre des âges  
s'endorment les villages.

## LES MAISONS

Passant, les voici toutes,  
les vieilles maisons de mon vieux Valais  
où tu peux au bord de toutes les routes  
écouter le temps couler goutte à goutte  
devant le gobelet,

Et du fond des mémoires,  
penché longuement auprès du foyer  
voir sortir au jour les lentes histoires  
ainsi que du fond des armoires  
des costumes pliés.

Regarde-les qui couvent  
leur faix de silence et d'humanité,  
le flanc maigre et noir comme autant de louves,  
où pourtant le cœur le plus pauvre trouve  
le plus de charité :

Passant, ta halte est sainte  
frappe au seuil ouvert et lève le front,  
sur le maître-appui vois la channe peinte  
son symbole est pur, son geste sans feinte,  
ici le cœur est prompt :

Déchiffre la sentence  
qu'aux poutres sculpta l'artisan pieux  
dont la foi nourrit la grave espérance :  
vous tous qui avez bonne conscience  
entrez au nom de Dieu !

Les voici sous l'ardoise  
ou le tavillon, qui fument en paix  
derrière l'épine, au clos de framboises  
parmi la fraîcheur des eaux villageoises  
dans les vergers épais,

Tout autour de l'église  
où veille la lampe et dorment les saints,  
s'agglomérant comme au vol de la brise  
autour de la reine ardente et conquise  
un diligent essaim ;

Les voici sur la place  
qui bercent leur rêve ou qui font leur miel  
et voici plus haut celles dont la trace  
se perd dans les foins et le nom s'efface  
dans l'arène du ciel.

Maisons dans le village  
vous entassant tels des fagots noircis,  
et vous, au désert des hauts pâturages  
au chant des troupeaux et des eaux sauvages  
réglant votre souci ;

O vous qui goûtez l'ombre  
d'une vigne bleue ou d'un noir sapin  
et vous qui gardez, asiles sans nombre,  
dans les greniers clairs et les caves sombres  
le vin frais et le pain,

Et vous dont la fenêtre  
entre l'hirondelle et le tournesol  
s'ouvre sur l'aurore et voit l'aube naître,  
mais où les rumeurs du travail pénètrent  
et les senteurs du sol,

Vous fragiles et fortes  
où s'ébat la vie et montent des voix  
que dans le soleil le vent vif emporte,  
asiles de paix où sèchent aux portes  
les cuillères de bois,

O vous toutes, construites  
par un couple uni sous l'œil de son Dieu,  
dans les lois où fut notre race instruite  
pour être un refuge en l'humaine fuite  
jusqu'au jour de l'adieu,

A l'ombre des collines,  
au creux de la plaine, aux courbes des monts  
dormez dans la foi sous l'aile divine,  
sûres dans la main qui fait les racines  
refleurir au limon,

Le bourgeon dans sa laine  
éclater plus frais sur le vieil aubier,  
l'eau sans fin renaître au sein des fontaines,  
comme sans fin la couvée incertaine  
s'accroître au colombier.

## BENEDICITE

O Père qui voulus,  
répondant à nos angélus  
verser à la volée  
tes rayons sur notre vallée,

Tu touchas de ton doigt  
nos roches nos champs et nos bois,  
et voici que fleurissent  
jusqu'aux pentes du précipice.

Tu nous donnas, mon Dieu,  
la pomme vermeille au ciel bleu  
et sous la cendre celle  
en sa robe des champs si belle ;

La chair de tes brebis,  
foison de grappes et d'épis  
dorés comme vendange  
et comme moisson de tes granges,

Aussi beaux que l'espoir  
le lait candide et le pain noir,  
tout ce qui nous récréé  
des matines à la vesprée :

Franchis ce pauvre seuil  
où si large à tous est l'accueil ;  
    bénis sur notre table  
tes simples présents délectables,

Fais qu'ils nous rendent forts  
et sains, mon Dieu, d'âme et de corps,  
    qu'ils aident la misère  
de plus déshérités sur terre,

Qu'ils servent à notre salut,  
et qu'un jour parmi tes élus  
nous ayons, par leur saint usage,  
les mets célestes en partage.

## LA HAUTE VALLEE

O Val sous les nuages  
vivant large et fermé derrière le rempart  
que dressa l'aïeul sage  
et que Dieu cimentait pour toi de toutes parts,

Paradis bucolique  
clos par ta forteresse et par ton défilé,  
dans ta foi catholique  
et dans tes us sacrés triomphant et scellé,

O vivante colonne  
qui là-haut vas fleurir en le chapiteau pur  
de ta Grande-Couronne  
dans l'étincellement des glaciers sous l'azur,

Au bord des promontoires  
sous la mousse brochant l'ardoise des vieux toits,  
brebis blanches et noires  
je revois tes maisons de chaux claire et de bois,

Tes fenêtres fleuries  
de pétales vermeils comme une offrande à Dieu,  
tes longues galeries  
où s'assèche le chanvre et se chauffent les vieux ;

Je revois l'humble chambre  
le crucifix antique et l'image des saints,  
le haut lit où les membres  
gisent comme en la mort, rompus d'un labeur sain,

Le poêle de pierre  
patiné par la flamme et la trace des doigts,  
où l'enfant familière  
s'applique à déchiffrer la marque d'autrefois,

Le bahut où l'on plie  
les modestes habits de tout temps respectés,  
le berceau où la vie  
de si loin jette un cri devers l'éternité !

Au-delà j'imagine  
la croix au carrefour, l'angélus dans les champs,  
les clochers dès matines  
guidant le jour pieux jusqu'au seuil du couchant,

Les riantes prairies  
où bondissent l'eau froide et le noir taurillon,  
les basses écuries  
où dans l'ombre s'endort l'âme des carillons ;

Aux étages des pentes  
les champs, parmi les murs découpant leurs îlots,  
des fèves qui s'argentent  
et des seigles dorés pleins de coquelicots,

Les moulins sous leur onde  
les granges à fourrage et les raccards à grain,  
et les forêts profondes  
où du pays secret bat le cœur souverain,

Puis au loin dans la plaine  
à l'entour du château les vignes, les vergers,  
la cave aux beaux jours pleine,  
le pressoir gémissant d'un effort passager,

Et toujours, où qu'on aille,  
au foyer, à l'étable, aux vignes, dans les prés,  
la race qui travaille  
en répétant sans fin les beaux gestes sacrés.

## LA REMUANCE

Mon esprit vous suit, ô peuple nomade,  
villages fluant le long des ravins,  
flot d'hommes en marche au bruit des cascades,  
suivant des saisons la lente parade,  
de l'éveil de l'herbe au sommeil du vin.

Par tous les chemins enrobés de glace,  
de neige ouatés, boueux du dégel,  
rongés de soleil, usés par vos traces  
vous passez pareils dans le vent qui passe,  
rivés à la terre et promis au ciel.

Avec vos mulets chargés d'ustensiles,  
avec vos enfants riant aux bissacs,  
le patient bétail rêvant à la file,  
vous vous déplacez des monts à la ville,  
des soins de la rège à ceux du sérac.

Du bourg engourdi que l'hiver assiège,  
quand la vache meugle au creux râtelier,  
reformant un jour l'incessant cortège  
vous gagnez la grange au plus haut des neiges,  
emmenant l'école et les écoliers.

Lorsque avec le foin finit l'hivernage  
jusqu'au souffle d'or d'un matin d'été,  
vous abandonnez le désert alpage,  
et redescendez aux toits du village  
repandre le cours des jours arrêté.

Les mayens couchés aux pentes vermeilles  
verront revenir, après la Saint-Jean,  
rouets et berceaux, barattes et seilles,  
le troupeau sonore et l'essaim d'abeilles,  
les faucheurs au bord du ruisseau d'argent.

Mais la plaine aussi là-bas vous appelle  
quand la brise vole au ciel printanier,  
que le paysan s'affaire aux ruelles,  
quand la vigne est prête à poindre aux tonnelles  
et le chant d'amour chante au pigeonnier.

Car tout rajeunit et tout recommence  
la nature-mère ouvre à tous ses bras,  
la sève repart dans sa force immense  
votre espoir s'épend au vol des semences  
et Dieu aidant, jamais rien ne vous abattra.





## PRINTEMPS

J'ai marché sous la brise  
cœur en liesse et front au vent  
au son des cloches de l'église  
chantant aux lèvres de l'auvent,  
sur la grand'route grise  
entre les talus du printemps.

Au loin tous nos villages  
s'éveillaient au soleil d'avril,  
les pêcheurs semblaient des nuages  
tout fleuris d'un léger grésil,  
entre les tussilages  
l'aragne rayonnait son fil.

Sur les disjointes dalles  
que scellait l'ombre des rosiers  
respiraient les lézards d'or pâle  
et passait le vent cavalier,  
et les tours féodales  
souriaient sous les cerisiers.

L'azur frais sur ma tête  
ouvrait un céleste vitrail,  
les coqs chantaient sur les brouettes  
et les fermiers sous le ventail,  
parmi les violettes  
tintinnabulait le bétail.

La fumée en colonne  
comme un sacrifice d'Abel  
parmi les rocs pleins d'anémones  
de tous les champs montait au ciel,  
et comme une couronne  
les monts fermaient leur archipel.

Telle, heureuse contrée,  
loin de tous et sous l'œil de Dieu,  
dans la vernale matinée  
au bruit paisible des essieux  
je t'ai ce jour-là rencontrée  
et tu dictas mon chant joyeux.

## LA SAINT-JEAN

Voici le Grand Saint-Jean  
la fête de l'été, la fête du solstice,  
jusqu'au faite des monts, aux flancs du précipice  
le renouveau va s'érigeant ;

Les fleurs ouvrent leurs charmes  
sous les yeux de l'azur, sous les pas des vachers  
jusqu'au sommet de l'alpe et parmi les rochers  
où le soleil fourbit ses armes.

Le monde est plein d'oiseaux  
et la nature ourdit ses tendres sortilèges,  
la source reparaît sous les suprêmes neiges  
plus bas écument les ruisseaux,

Et les berges de sable  
au flot du Rhône en crue immergent leur dos clair.  
Une secrète voix éparse au fond de l'air  
agite l'école et l'étable,

Des hauteurs court l'appel :  
c'est le temps de l'inalpe et celui des vacances,  
des libres errements et de la transhumance  
et des sonnailles sous le ciel !

Les enfants sur les pentes  
rassemblent en jouant sous la garde de Dieu,  
et les fleurs des bouquets et les branches du feu  
qui va flamber, la nuit tombante ;

Ils rentrent en chantant  
couronnés de verdure et porteurs au village  
de lourds thyrses fleuris des fleurs du pâturage,  
comme des pâtres du printemps.

Et sous le ciel de soie  
quand luisent les premiers constellaires flambeaux,  
tout le long du pays qui s'allume, les « *beaux* »  
s'élancent en flammes de joie,

La nuit pâle fleurit ;  
dans l'éclat des brasiers en riant s'entremêle  
le chœur de la jeunesse au chœur des étincelles  
et l'ombre palpite d'esprits...

Mais à l'aube on apporte  
marchant dans la rosée aux pleurs de pur argent,  
à la messe, la croix des herbes de Saint-Jean  
dont se décorent chaque porte

Et chaque bénitier,  
afin de protéger, suivant le saint usage,  
des traits du maléfice et des coups de l'orage  
chaque cœur et chaque foyer :

Qu'on descelle les chaînes,  
désigne les bergers, prépare les chaudrons,  
et rêvant au combat dans les rhododendrons  
polisse la corne des reines !

Il est temps, c'est l'été,  
les moutons sont pourvus des marques domestiques,  
dans le soir transparent la flûte des moustiques  
vibre comme le dard aigu de la clarté.

## L'ETE

L'été s'étale sur la plaine  
et le pays semble gésir,  
l'air chaud tremble comme un soupir  
les champs prostrés sont sans haleine,  
gris de poudre les peupliers  
semblent de pierre au bord des routes ;  
les voix du ciel se taisent toutes,  
et les bruits du sol familiers.

On n'entend plus une mésange  
et plus un tintement de fer  
et c'est à peine si dans l'air  
un écho monte d'une grange ;  
le fleuve est la seule oasis,  
dans la fournaise hostile aux hommes  
les vergers colorent leurs pommes  
les champs mûrissent leur maïs.

Les bourgs et la ville somnolent  
dans le silence des enclos  
et la torpeur des volets clos  
au frisson des fontaines molles ;  
aux coteaux parmi le rocher  
la chaleur comme un choc éclate,  
les tablas cuivrés de sulfate  
s'offrent aux traits du dur archer.

L'astre vire et la clarté danse  
dans les cymbales de l'été ;  
dans l'implacable aridité  
le bisse murmure en cadence ;  
sur le jour d'émeraude et d'or  
l'air serre sa brûlante étreinte  
dans l'arôme sec des absinthes  
où la vipère aux pierres dort.

Plus haut, les prés fleuris d'ombelles  
où se balancent des hameaux,  
dans l'attente du cri des faux  
crissent du vol des sauterelles ;  
on entend buter un mulet  
au bord des seigles sur les pentes,  
l'eau fraîche rêve entre les menthes  
la paix aux portes des chalets.

Aux forêts sombres la clairière  
étincelle ainsi qu'un brasier  
parfumé du fruit des fraisiers  
au pied des souches solitaires ;  
dans l'arène d'air et de feu  
les immobiles libellules  
tremblent, aériennes bulles,  
au souffle invisible de Dieu.

Sous les voûtes où se prolonge  
au silence d'éternité  
de ce vieux pays enchanté  
l'obscur et millénaire songe,  
seul un cône sec un instant,  
tombé sur le tapis d'aiguilles  
où la fausse-oronge scintille  
mesure la fuite du temps.

Aux pentes des montagnes tinte  
la rumeur des errants troupeaux,  
la fontaine use son pipeau ;  
sur les cimes divines ceintes  
d'un diadème de soleil  
le ciel tel qu'une gentiane  
s'ouvre aux abîmes diaphanes,  
le monde est comme à son éveil :

Couché dans les fleurs de l'alpage,  
ivre de la chaude splendeur  
les yeux aux pures profondeurs  
je regarde un léger nuage  
se fondre d'aise dans l'azur,  
comme il me semble que moi-même  
dans le sein du pays que j'aime  
me dissous par un charme obscur.

## LES MAYENS

Rien ne m'est plus doux  
que mon estival asile  
où l'astre tourne, immobile  
dans le cristal d'août,

Où sous les myrtilles  
et dans l'ombre des forêts  
la source aux légers secrets  
en fuyant babille,

Où rêve le vent  
à la cime des mélèzes  
sur laquelle à peine pèse  
l'écureuil mouvant,

Rien en moi n'éveille  
autant la joie et l'amour  
du ciel de l'heure et des jours,  
que telle une abeille

Quittant son rucher  
pour les sentiers d'églantines,  
l'allègre voix matutine  
du lointain clocher ;

Rien tant je ne prise  
qu'au jardin plein de soucis  
l'âpre grappe du cassis  
et l'aigre cerise,

Ni parmi les fleurs  
que la rude saxifrage  
brûlante fille sauvage  
buvant la chaleur,

Ou que les fougères  
aux coins ombreux s'étendant  
comme iraient vagabondant  
de belles bergères.

Rien ne m'est plus cher  
que le fugitif sillage  
des nacelles de nuages  
vogueant sur l'éther,

Et que sur ma tête  
les arpèges de l'été  
dans les trembles argentés  
qu'un souffle inquiète,

Rien plus qu'au cormier  
la mésange montagnarde  
ou, dans le jour qui s'attarde,  
languissants ramiers

Et furtives grives,  
aux lisières des forêts  
mêlant le rire indiscret  
à la voix plaintive.

Rien ne m'est plus beau  
que la grandeur paysanne  
de celui qui fauche ou fane  
sous le fier flambeau

Noyant de lumière  
et revêtant de splendeur  
terre ingrate, obscur labeur  
et bure grossière ;

Rien tant ne m'émeut  
que le patois sur la lèvre  
de la gardeuse de chèvres  
ou le triste adieu

Que là-haut module  
le pâtre au seuil du chalet,  
solitaire et qui se plaît  
dans le crépuscule.

Rien ne m'est sacré  
plus que la sueur féconde  
de tout ce modeste monde  
dont je fus tiré,

Qui partout ruisselle  
au flanc poudreux de mon sol,  
ou plus que l'immense vol  
sur l'humble chapelle

Les toits et les champs,  
des soupirs et des prières  
de la peine journalière  
vers Dieu s'épanchant.

## LES FOINS

Parmi les mazots noirs brûlés jusqu'à la fibre  
d'un blanc soleil qui fond dans son rayonnement,  
parmi les mille bruits des élytres qui vibrent  
comme un chant de félibre  
dans le sonore embrasement,

Parmi le vol strident des brusques sauterelles  
dont l'essor métallique au loin traverse l'air,  
les faneurs affairés, de leurs râteaux démêlent  
les foins qui s'échevèlent  
aux prés où se dore leur chair.

Le faucheur s'est assis aux pleurs de la rosée,  
il a battu le fer aux fraîcheurs du matin,  
sur les gramens encor leur cendre était posée  
comme une ombre irisée  
flottante aux vaporeux lointains ;

Puis la faux a jailli parmi les tiges mûres  
et les fleurs ont semblé plier sur leurs genoux,  
à chaque envol nouveau de la froide courbure  
glissant d'une onde sûre  
au végétal et frais remous.





La douce herbe tranchée a jonché la prairie  
où le ruisseau trahi soudain s'est animé  
et juillet dans l'azur, de la moisson flétrie,  
par sa pure alchimie  
a fait ces foins d'or embaumés.

Avant qu'aux flancs du ciel ne s'entasse l'orage  
les jeunes et les vieux, des hameaux sont venus  
pour rentrer le trésor des fragiles fourrages,  
prodiguant à l'ouvrage  
l'antique vigueur des bras nus :

Humble atlante ployé sous le fardeau d'un monde  
le montagnard se dresse au sublime décor  
et sous les feux du ciel qui dardent à la ronde  
vers la grange profonde  
il emporte la charge d'or :

Sous le faix généreux serré comme une proie,  
et la sueur du monde au pli de ses haillons  
le cœur haut il s'avance et dans sa grandeur ploie,  
couronné de sa joie  
et tout accablé de rayons ;

Et le chant de l'insecte et la poudre exhalée  
des pollens répandus dans le jour finissant  
emplissent puissamment de leur ardeur mêlée  
la nef de la vallée  
comme un hymne et comme un encens.

## LES MOUTONS

Ainsi qu'une mouvante avalanche de laine  
des villages épars s'assemblent les moutons,  
la poussière semblable à leur visible haleine  
flotte dans le soleil sur leur sec peloton ;

Le grand ciel radieux retentit de leurs plaintes  
le Sagittaire ardent les presse de son arc  
tandis qu'à la faveur de ses humbles contraintes  
le berger de la voix les guide vers le parc :

Suivant la règle sage et la coutume antique  
dans le vif de la corne, au cru de la toison  
chacun fait imprimer sa marque domestique  
du fer de la cisaille ou du feu du tison.

Pareils à des santons, appuyés aux barrières  
les pastourets d'été l'edelweiss au chapeau  
attendent que le vol grave de la prière  
s'élève et se mêle aux bêlements du troupeau :

Car plus haut que la croix des plus lointains alpages  
la richesse fragile, aux cimes des rochers  
va pendant tout l'été gagner ses pâturages  
loin de la voix de l'homme et du son des clochers.

Loin des champs limités et des étroits cadastres,  
près des lacs endormis sous leur pulpe d'étain  
solitaires perdus sous la garde des astres,  
abreuvés du silence et des pleurs du matin

Dans l'immensité bleue où seul un criquet vibre  
et sur l'épaule alpestre où monte le brouillard  
pauvre et libre bétail de maîtres aussi libres,  
et disputant leur vie à ce sol montagnard

Ces errants sur les monts à l'égal des nuages,  
ces bêlants sans abri que mènera leur faim  
des bords du précipice aux gouffres de l'orage  
vont chercher l'herbe maigre en ces déserts sans fin.

Aussi dans ce moment tous les hommes se signent  
et l'oraison s'élève ainsi qu'un long adieu :  
tout ce peuple espérant non moins qu'il se résigne  
remet la troupe errante entre les mains de Dieu.

## AU SOLEIL

O sublime Régent  
qui foules d'un pied d'or en montant dans l'espace  
les trois cents couronnes d'argent  
des glaciers radieux des splendeurs de ta trace,

Dresse ton front béni  
dans l'immortelle ardeur qui résout les nuées,  
parais aux voûtes du zénith  
parmi ta majesté de péans saluée,

Puis de ton piédestal  
ô monarque orgueilleux de nos humbles domaines  
rejette d'un geste royal  
ton éclatant manteau sur le corps de la plaine ;

Revêts sa nudité  
du superbe attribut de tes pompes vermeilles,  
fais autour de son front chanter  
un diadème heureux de feuilles et d'abeilles,

Fais germer dans ses mains  
ton antique trésor d'épis lourds et de grappes,  
fais poudroyer nos greniers pleins  
sous les longs fléaux d'or dont tes rayons les frappent ;

Soleil ouvre ton cœur  
et que le feu du ciel dans nos cuves ruisselle,  
accable les tiens ô vainqueur  
et que de ta victoire enivrés ils chancellent !

O clément, penche-toi,  
échange tes présents contre nos sacrifices,  
féconde le sol où tu bois  
le sang de mon pays dans les eaux de ses bisses,

Souris au laboureur  
écoutant sangloter son dernier filet d'onde,  
au roc touché de tes fureurs  
fais fleurir la richesse et la beauté du monde ;

Viens, flamboie et répands  
sur cette terre ardente et presque sarrasine  
où les nœuds sacrés du serpent  
glissent des pieds du cep aux pierriers de l'épine,

Répands sur ces coteaux  
modelés et recuits comme un vase d'argile,  
sous leurs frais couverts végétaux  
les dons chers à Mélibe et sacrés à Virgile ;

Gonfle de ton levain  
cette écorce infertile où dorment les semences  
et que sous ton souffle divin  
le miracle éternel chaque jour recommence !

O pur Soleil, ô dieu  
tu remplis notre ciel des rayons de ta gloire,  
tu t'élèves sur ces hauts lieux  
comme une hostie en feu sur un vermeil ciboire,

A toute heure du jour  
ton essence infinie à nos bornes se mêle,  
ta chaleur nous dit ton amour  
et notre amour nous dit ta présence réelle ;

Ton œil bienveillant luit  
sur le métal des faux et les clochers d'ardoise,  
ta paume retourne le fruit  
pour qu'il gonfle et se dore aux treilles villageoises ;

Dans la chaude vapeur  
à la pointe de l'herbe on voit ton souffle poindre,  
et le mouvement de ton cœur  
au rythme de la terre et répondre et se joindre ;

Puis aux fastes du soir  
tes doigts laissent couler tes suprêmes aumônes,  
cependant qu'on peut entrevoir  
ton pied nu scintillant aux écailles du Rhône.

Quand disparaît ton pas  
notre espoir t'accompagne au silence des astres,  
car ton flambeau ne s'éteint pas  
derrière le secret des nocturnes pilastres :

Tu reparais toujours  
comme un valet exact, ô Maître magnanime,  
et tu reprends sur les labours  
et ton œuvre servile et ta course sublime :

Aux arches du levant  
tu montes dans ta force et dans ta gloire nue  
ainsi qu'au jour du jugement  
le Père dont nul œil ne soutiendra la vue ;

Tu parais, Absolu,  
pour chasser de la nuit la fuyante cohorte  
et ranger parmi tes élus  
l'humble peuple courbé sous l'ombre de ses portes :

Soleil, règne sur nous,  
accrois ce peuple rude entre ses rudes failles  
comme croît parmi ses cailloux  
le peuple obscur du blé dans le creux des semailles,

Et du fond de nos bois  
de l'ombre de nos bourgs et du cœur de nos villes  
dieu vermeil, écoute nos voix  
de leurs orgues frapper ta splendeur immobile ;

Ecoute notre appel  
et le grand chœur sacré de notre gratitude,  
que ton soliloque éternel  
s'émeuve de l'écho de notre solitude !

Des mains que nous levons  
prends le miel et le blé, le raisin et l'amande,  
et prends la coupe où nous buvons :  
reçois notre tribut payé de tes offrandes.

## AU BISSE

Bisse, par qui la Providence  
rompt l'ardent cachet du soleil  
dont une jalouse alliance  
scelle son domaine vermeil,  
ruisseau furtif chanson liquide  
aux lèvres sèches de l'été  
ô fluide cariatide  
de la rustique activité,

Messager qui de proche en proche  
cours dans un murmure enchanté  
porter au silence des roches  
un secret de fertilité,  
frère agile du précipice  
écho prolongé jusqu'au soir  
des grillons criant au solstice  
la promesse du lourd pressoir ;

Veine fraîche qui désaltères  
par de mystérieux circuits  
la gorge obscure de la terre  
dans la rumeur des chaudes nuits  
pour rejaillir, au vent d'automne,  
de flamme au palais des humains,  
eau pure en qui déjà frissonne  
l'allègre mouvement du vin,

Errante en ta chanson mineure,  
rivée à ton chenal sans bruit,  
pareille à ce sol qui demeure  
sous le frisson du temps qui fuit,  
ô source âme des solitudes  
ô bisse espoir du paysan  
gloire à tes humbles servitudes  
gage de quels royaux présents !

## L'AUTOMNE

Automne saison glorieuse  
qui t'avances sur notre sol  
aux chants heureux des vendangeuses  
en nouant tes bras à leur col,  
toi qui le front ceint de feuillages  
saisis soudain nos vigneron  
et les roules dans ton sillage  
en un grand branle de lurons,

O saison sois la bienvenue  
après les longs efforts de l'an,  
que ta joue adorable et nue  
de rosée encor ruisselant  
aux vergers du matin sourie,  
et sur la place où meurt tout bruit  
que ton pas muet se marie  
aux pas apaisés de la nuit.

Installe-toi sous la tonnelle  
anime et gravis nos coteaux,  
fais siffler le merle aux prunelles  
dans l'air soupire ton flûteau,  
sur nous rayonne ô bel automne  
glisse au fleuve et monte à nos tours,  
suspends ta guirlande à nos tonnes  
fais chanter nos pas dans la cour ;

Eclaire et parfume nos caves  
et sur le pays plein d'espoirs  
coule, automne ardent et suave  
comme au ciel la pourpre du soir,  
emplis-le, telle une corbeille  
des fruits les plus doux sous la dent,  
revêts-le d'une seule treille  
sous le poids des grappes cédant ;

Comme un autel dans la lumière  
dresse-le sur un socle d'or,  
prolonge la rose trémière  
sur le tertre moins lourd aux morts,  
donne une ivresse légitime  
et verse le prix enfin dû  
à cet humble peuple qui trime  
aux flancs de son rocher perdu.

Puis touche le bétail qui broute  
dans les prés mourants pleins de noix,  
l'homme las au bord de la route,  
qui songe et se trouble à ta voix,  
la terre pauvre et qui s'apprête  
au repos pour d'autres moissons,  
les monts désolés dont la tête  
fraîchit aux nocturnes frissons ;

De ton pied d'or frappant la plaine  
remonte aux demeures du ciel :  
l'an prochain, fléchi par nos peines,  
toujours magnifique et pareil  
tu reviendras sur nos collines  
et dans un geste d'abandon  
ouvrant ta ceinture divine,  
tu nous rapporteras tes dons.

## LA RACLETTE

Je ne sais rien de plus beau que la table  
rugueuse à l'ombre des noyers  
dans un décor de vignes admirable  
que le soleil fait chatoyer,  
par un jour pur de valaisanne automne  
quand près du rustique foyer  
où le sarment sec pétille et chantonne  
l'amicale troupe accourt s'égayer :

La meule grasse et qu'un couteau partage  
présente son ferme profil  
tout parfumé des senteurs de l'alpage  
au rougeoyant et lent grésil,  
puis se répand onctueuse en l'assiette  
au refrain gaillard du baril  
d'un fendant clair, qui vous lance à la tête  
son étincelle de pierre à fusil.

Le mets exquis et les verres stimulent  
la joyeuse et franche rumeur,  
la viande sèche et le jambon circulent  
dans un assaut de belle humeur,  
le chant fuse enfin parmi les noix fraîches,  
au panier rit dans sa primeur  
l'or du raisin sur l'incarnat des pêches  
dans l'agreste gloire où le soleil meurt.

## MORT DE L'AUTOMNE

O Dieu qui fais chaque saison  
et qui m'as vêtu de tristesse  
cet arbre décharné que j'ouvre à l'horizon  
comme une main crispée, à t'implorer se dresse :  
je meurs et je râle du vent,  
rends plus douce mon agonie.

Pour gémir l'appel émouvant  
d'une suprême litanie,  
mes feuilles d'or, d'un rythme lent  
tombent comme des strophes dites,  
et mes derniers oiseaux chantent, frileux, mêlant  
la strophe d'or aux airs attristés qu'ils méditent.

Je meurs d'avoir vu trop mourir :  
les pauvres bouquets que j'aspire,  
le gel en monstres noirs les aura fait fleurir  
et sur mon cœur, afin que plus vite j'expire,  
les passages des socs tranchants  
en blessures larges s'alignent.

L'homme a violé la chair des champs  
il a bu le sang clair des vignes,  
ce sont mes beaux membres ardents  
les buissons rouges qu'il disloque,  
et c'est toujours mon cœur qui saigne entre ses dents  
quand il mord dans un fruit ou qu'il brise un coque.

Père de l'homme et des saisons  
épargne l'homme sacrilège,  
et quand tu jetteras les blanches floraisons  
sur ma tombe, bientôt, de la première neige,  
fleuris ses torts avec mon mal ;  
car la saison pardonne à l'homme.

Dans ce soir épars sur le Val  
où ma mort blonde se consomme,  
mes monts muets t'offrent l'encens  
des herbes que le pâtre allume :  
O Dieu, l'homme est béni, ses doigts sont innocents,  
il m'apothéose et je meurs sans amertume,

Car ses mains vont changer mon froment et mon vin  
en votre chair divine et votre sang divin.

## LA BOUCHERIE

Décembre ! c'est le temps du rustique holocauste  
le sabot du mulet tinte sur le verglas,  
et l'hiver retrouve à leur poste  
la femme au tablier et l'homme au coutelas :

C'est le rite sacré des grandes boucheries,  
les tréteaux sont dressés comme un antique autel,  
un frisson court les écuries  
et partout mordent l'air, le salpêtre et le sel :

Il n'est plus maintenant que silence et que brume  
sur les prés radieux où fleurait le regain,  
un cri meurt au garrot qui fume,  
la fleur du sang jaillit au givre du jardin.

Ainsi dans les maisons, depuis le fond des âges  
s'entassent les flots noirs et les quartiers vermeils,  
richesse et fierté des ménages,  
libations sur qui saigne un rouge soleil.

Les chapelets fumés et les chairs boucanées  
oscillent sous la poutre à la bise d'hiver,  
joie et don de toute une année ;  
les cloches de Noël peuvent sonner dans l'air.

## HIVER

Il neige sur la montagne et la plaine  
sur les maisons des hommes et les nids,  
dans un air d'indifférence infini  
le berger de la nue éparpille sa laine ;

Dans les jardins, à patte de velours  
l'hiver félin se tapit et s'avance,  
enflant le dos dans le frileux silence  
des oiseaux attristés et le déclin du jour ;

Contre le flanc de la terre en détresse,  
en échappant aux doigts du Créateur  
sous le ciel bas croulant avec lenteur  
la tunique éclatante étroitement se presse,

Le mont blafard hachuré d'arbres noirs  
mêle ses traits de fusain et de craie,  
il n'est plus un ruisseau plus une haie  
sous l'ouate muette en son clair désespoir ;

Tout se nivelle en sa mer moutonnante  
et sans un son, s'étouffe et s'engloutit ;  
sous son manchon chaque objet se blottit  
pour une interminable et patiente attente.





Tout se prépare aux longs jours hivernaux  
la vie aussi s'engourdit et s'apaise,  
la hache au loin sonne au cœur des mélèzes  
sur le chemin glacé crisse un triste traîneau ;

Aux prés déserts endormis sous la neige  
les filles vont gouverner le bétail,  
sur la joue une rose de corail  
et les pieds s'arrachant à leur fragile piège ;

Les pas sont sourds la cloche est sans écho  
et c'est à peine encor si le village  
respire, à l'étroit sous son blanc moulage ;  
la passante frissonne en son noir caraco.

Par dessus la grande estampe de givre  
les corneilles sans fin croisent leur vol  
semblant chercher un endroit sur le sol  
où l'odeur du printemps n'ait pas cessé de vivre ;

De l'étable monte un long meuglement,  
la nuit tombe aux basses-cours enrouées,  
et dans la chambre aux fenêtres clouées  
on lit les almanachs et l'on songe en fumant ;

Sous le regard des images pieuses  
la ménagère s'affaire au foyer,  
l'enfant au sol s'essaie à zézayer  
au cadran coule en paix l'heureuse heure ennuyeuse,

L'oraison monte ainsi qu'un souffle égal,  
au bord des toits qui dans la nuit scintillent  
les glaçons purs goutte à goutte édifient  
sous les cieux étoilés leurs piliers de cristal.

Tout gît, tout attend sous sa carapace  
le zéphyr, et le cor du renouveau  
le jeune éveil des printaniers travaux  
et le premier frisson liquide sous la glace,

La chantante ivresse du vieux dégel,  
le frais afflux des jeunes sèves  
le premier chaton aux branches qui crève,  
et le premier coucou reprenant son appel.

II

GLOIRE  
DE NOTRE VIGNERON



## L'HERITAGE DE LA VIGNE

### *1. Le centurion parle :*

Dans les champs d'Octodure, ô peuple, ta valeur  
du génie armé d'un César se montra digne :  
unis désormais au pacifique labeur,  
prends nos bras fraternels pour cultiver ta vigne.

Car ton ciel est pareil à notre azur natal  
et dans ta Ville ardente aux collines jumelles  
doit régner de Bacchus le sourire amical,  
tel qu'en la Ville aux sept collines immortelles.

A ce peuple, à ce sol amis je te confie  
rameau sacré, sarment où dort l'âme du vin,  
sur ces coteaux latins fleuris et fructifie  
tribut du conquérant et lourd présent divin :

Je vois le pampre allant de colline en colline,  
le guerrier dans son casque écrasant le raisin,  
le laboureur courbé dans Pagane et Lentine,  
les filles soulevant la grappe dans leur main.

J'entends le dieu captif bouillonnant dans les caves  
et près de lui l'effort, puis le triomphe humain,  
j'entends, j'entends chanter partout tes hommes braves  
jusqu'aux limites de ton ciel, beau Val Poenin !

Puisse ton vin remplir l'amphore et la taverne,  
faire ta race forte et son cœur chaleureux,  
surpasser les celliers de Massique et Falerne,  
inspirer ton Horace et réjouir tes Dieux !

O peuple aimé du ciel et des saisons,  
peuple laborieux qui pourras mettre  
le soleil et le cep en tes blasons,  
pour ton sol de nouveaux destins vont naître :

Garde et fais croître avec un soin pieux  
la paix romaine et la vigne latine,  
aux tiens laisse opulente la colline  
que tu reçus libre de tes aïeux ;

Valaisan, dans ta force et ta sagesse  
transmets d'âge en âge et de main en main,  
pour ton honneur, ta joie et ta richesse  
l'art de la vigne et le secret du vin !

Car ton ciel est pareil à notre azur natal  
et dans ta Ville ardente aux collines jumelles  
l'universel Bacchus au sourire amical  
vient pour acclimater ses vertus immortelles.

## *2. Le moine exhorte :*

Ton Prince-Evêque en la colline de Lausanne  
ô peuple, a fait sceller une Trêve de Dieu :  
à l'ombre de l'église abrite ta cabane,  
la charrue et la croix feront céder l'épieu.

Viens, nous t'enseignerons les plants et les cépages,  
l'art bourguignon par nous pieusement donné  
au clos sauvegardé de Saint-Pierre de Clages  
tel qu'il nous fut transmis en l'abbaye d'Ainay.

Nous peinerons dans tes vignes sous le cilice  
ô frère dans le temps, frère dans le malheur,  
car l'écart n'est pas grand de la coupe au calice  
et le sang de la vigne est le sang du Sauveur.

Montagnards, vous saurez capter l'eau dans les glaces  
et sur le gouffre, au prix d'un labeur surhumain,  
pour baigner et mûrir vos fécondes terrasses  
jetterez l'aqueduc de votre aïeul romain.

### *3. Le vigneron prie :*

Si vous voyez nos torts, voyez notre misère  
Seigneur, et détournez votre droite de nous !  
Nous vous prions par Notre-Dame de Valère,  
nous sommes à merci, nous sommes à genoux !

Par la guerre, la peste et par la canicule  
vous frappez votre peuple et ruinez le comté  
dont en l'honneur du saint évêque Théodule  
l'empereur Charlemagne a voulu nous doter.

Les seigles sont foulés et les vignes désertes,  
il semble que jamais le coteau n'ait verdi,  
le paysan dort au seuil de ses granges ouvertes  
d'un sommeil qui n'est pas le somme de midi :

Or, sous le joug du ciel et des hommes complices  
où trouver le froment, le vin, le lait, le miel,  
l'indispensable à vivre et la fleur des prémices,  
la taille du château, la dîme de l'autel ?

La vigne qui jadis vigoureuse et féconde  
suspendait ses présents jusqu'au mont des Païens,  
recule et se cantonne auprès des maigres ondes  
filtrant au flanc muet des coteaux rhodaniens :

De ton souffle attendris les terres opprimées,  
ramène la richesse au sein du « Grand-Brûlé »  
Père et Seigneur ! Rends-nous les vignes animées  
et les pressoirs chantant sous le ciel étoilé !





## FETE DES VENDANGES

Homme de mon pays, pasteur ou vigneron  
tes troupeaux sont rentrés, tes vendanges sont prêtes,  
accours, lâchant l'outil sacré, séchant ton front,  
honorer ton labeur et célébrer tes fêtes.

Ta joie est semblable à l'étoile du berger,  
tes soucis, à la voie innombrable des astres,  
tu peines, l'an durant, de la vigne au verger  
le gel et le soleil présagent tes désastres.

Enfin l'automne pourpre à la ceinture d'or  
gonfle ta huche, emplit ta channe et ta corbeille,  
pour tout un jour tu peux être heureux de ton sort,  
jouir de l'ombre tiède et du fruit de ta treille !

Ton vrai plaisir, ton seul plaisir de père en fils  
c'est de chanter ton vin, c'est de boire à la ronde,  
c'est d'évoquer la même image de jadis  
dans l'humble orgueil de ton effort et de ton monde :

Vous tous, ceux de Savièse, et vous ceux de Botyr,  
vous ceux de Grimisuat, de maîtrise attirée,  
Hérens, qui vendangez dans le bissac de cuir,  
vous, nobles vigneronns de la Noble contrée,

Nomades anniviards, princes qui transportez  
votre rèze aux glaciers et vos enfants aux vignes,  
et vous, tous ceux d'Ardon, de Vétroz, de Conthey,  
vous enfin de Fully, aux vignobles insignes,

Hommes de mon pays, laissez vos durs travaux,  
les épis sont glanés, l'alpe à l'hiver s'apprête,  
l'orgueil au cœur venez, tous, par monts et par vaux,  
honorer votre effort et célébrer vos fêtes !

Et vous Confédérés, amis de notre ciel,  
qui scelliez l'alliance avec nos rudes pères  
liesse ! et revenez boire un trait fraternel  
au pied de ces coteaux où vos drapeaux flottèrent :

Sous les mêmes couleurs claquant au même azur  
comme le vin rieur coule et mousse en la ville,  
un souriant éclair remonte au profil pur  
des filles qui jadis saluaient vos édiles.

Confédérés, nos cœurs battent à l'unisson !  
Si nous ne parlons pas tous le même langage  
nos lèvres et nos yeux goûtent même frisson  
au vin nouveau dont nous entendons le message !

Venez, le peuple chante, et prêt est l'artisan,  
notre sol et nos cieux vont unir leurs offrandes :  
connaissez à l'accueil le vieux cœur valaisan,  
tendons la main parmi le pampre et les guirlandes !

## LES TRAVAUX ET LES JOURS

Fiers sous l'altier regard du ciel qui nous gouverne,  
face aux arènes d'or qu'arrosent nos sueurs,  
des confins de la Lienne à ceux de la Lizerne  
vignerons, faites cercle à votre Geste en fleurs !

Disons à cette race illustre et paysanne  
à ce peuple éprouvant nos deuils et nos amours,  
serf et roi des vergers des andains des versannes,  
le labeur et l'honneur, les travaux et les jours !

L'hiver ferme le ciel, l'homme ferme sa porte  
Dieu commande à la terre un vaste apaisement,  
mais le vigneron seul et que la bise escorte  
fait sonner le sol dur pour le défoncement.

Les souffles chauds du fœhn à peine ont bu les neiges  
que, pareils à la troupe, au ciel de février,  
des choucas affamés au tournoyant manège  
les sécateurs sans fin claquent dans Uvrier :

Les parchets rapiécés montrant leur bure brune  
endossent à l'entour dans un geste d'ahan,  
partageant sa misère, épousant sa fortune  
le gilet de travail du frère paysan :

Poursuivant son espoir de revanches futures,  
dans son effort le jour dans son rêve la nuit  
celui-ci va, rompu sous le faix des fumures  
afin qu'un jour le cep plie ainsi sous le fruit.

Mais avril joue au fleuve et sauve est la fleur nue,  
la terre est maternelle et le saint fut clément,  
une chanson voltige aux vertes avenues  
et l'amandier rosit près du jeune sarment :

La paille dans ses doigts frisant en blondes tresses  
une fille s'en vient qui lève les rameaux  
et de loin semble, émue à d'obscur promesses,  
former avec amour l'ogive d'un berceau.

Puis partout harcelé par l'insecte rapace,  
brûlé de vitriol, un farouche lutteur  
d'un geste infatigable écarte la menace  
qui s'acharne en silence au muet créateur ;

Sous l'éclatante et frêle armure de sulfate  
que d'un grand moulinet vermeil midi pourfend,  
dans un dernier regard à la nature ingrate  
la vigne terrassée halète et se défend :

Quand aux cuves de feu le plant sacré défaille  
sans autre ombre sinon l'ombre du vigneron,  
la fraîcheur aspirée aux plus profondes failles  
cep endurent, c'est nous qui te la donnerons !

Courbés non sans grandeur à d'humbles sacrifices,  
des murs vertigineux de Lentine et Clavoz  
nous ferons dans la nuit travailler les trois bisses  
jusqu'aux flancs de Montorge où pleurent les crapauds.

Dans la pourpre du pampre et l'agate des grappes,  
enfin la vigne étale au Valais fortuné  
la royauté dont sa maturité se drape  
et la splendeur de son long effort couronné :

Surgissant dans l'azur sur les degrés de pierre  
tel qu'un ange porteur d'un message divin  
le brantier lance un cri joyeux dans la lumière,  
il annonce au pays le miracle du vin !

Alors, l'œil noir luisant comme un raisin de dôle  
la vendangeuse rit aux rapides sentiers,  
la besogne soudain légère à son épaule  
le cœur plein d'espérance ainsi que ses paniers ;

Dans l'ornière grinçante au poids des pleines fustes  
le voiturier lassé qui rentrait au pressoir,  
comme un berger marchant vers la crèche du Juste  
lève son front serein vers l'étoile du soir ;

Tandis qu'en l'antre sombre où gémissent les presses,  
penché sur le mystère aux odorants remous  
soudain comme ébloui d'une naissante ivresse  
l'ouvrier voit jaillir l'étincelle du moût :

Ainsi qu'un sang nouveau le vin neuf gicle et gronde  
coulant son jeune rythme au vieux corps dérégulé,  
et dans l'ardente nuit, comme au réveil du monde  
tout le Valais frémit sous le ciel constellé !

## INVOCATION

Très-Haut ! dont la justice et nous comble et nous frappe,  
toi qui tiens notre terre heureuse en ton giron,  
ô maître du soleil, protecteur de la grappe  
prête l'oreille au chant lointain du vigneron !

Penche-toi sur ce val et vois d'un œil propice,  
candide sur son pré, seule et sans carillon  
telle un enfant de chœur au bord d'un précipice  
la chapelle qui prie en haut de Molignon :

Pèlerin fraternel aux ronces de la terre  
que ton pas se complaise à fouler nos halliers :  
le paysan t'accueille au seuil du sanctuaire  
clos comme un tabernacle et frais comme un cellier.

Viens, tel qu'au soir doré de la première Cène  
partager le vin pur et rompre le pain bis  
au porche ourlé de pampre et dominant la plaine  
où le pâtre se signe et broute la brebis.

Eclaire des rayons de ta face adorable  
la glèbe printanière et la source d'été,  
la brante de mélèze et la pioche d'érable,  
toute notre richesse et notre pauvreté ;

Bénis et transfigure en émouvants symboles  
la tâche quotidienne et l'outil familial,  
assieds-toi dans la vigne et dis tes paraboles  
par les sentiers chanteurs bordés de prunelliers ;

Tends malgré nos péchés ta droite pacifique  
sur ce sol vénérable enchâssé de brisé  
comme d'argent massif une sainte relique,  
Père offensé toujours et toujours apaisé :

Fais fleurir une rose au bois de ta couronne,  
donne à tes serviteurs dans le siècle exilés  
la récolte attendue aux fastes de l'automne  
ainsi qu'une indulgence au jour du jubilé.

Que se croisent des voix au fond du paysage  
légères par milliers comme au cœur du rucher,  
que volent sur le ciel d'invisibles messages  
entre tes dômes d'or et nos humbles clochers :

Epanouissez-vous aux paumes de ses anges,  
du diamant de l'aube au velours de la nuit  
et des Rogations jusqu'au jour des Vendanges  
cœurs gonflés de prière et ceps chargés de fruit !

## EXHORTATION

Courage vigneron ! Que ton poing s'affermisse  
au manche de l'outil brandi d'un trait brutal,  
que la voix de ta pioche au rocher retentisse  
comme un hymne forgé du plus noble métal !

Ainsi qu'un aigle-roi t'emportant dans son aire,  
dont l'essor à tes yeux fait grandir ton pays  
l'implacable devoir t'écrase entre sa serre  
mais t'élève à la cime où tu t'enorgueillis !

Aspire à pleins poumons l'air qui nourrit ta vigne  
accorde ton effort au plan de l'horizon,  
ajoute dans l'amour chaque jour une ligne  
au grand trésor amer du livre de raison ;

Veille à ce sol dressé dans son immense houle,  
remonte sur ton dos et soutiens de tes mains  
ta terre qui s'échappe et tes murs qui s'écroulent,  
dispute ton empire au limon du chemin ;

Sous ton ciel en rumeur de la plainte d'un monde  
renouvelle sans fin ton labeur de fourmi,  
par ton bisse accroché comme un chemin de ronde  
au sommet menacé d'un rempart ennemi :

Cramponné sous la flamme à ton socle de schiste  
étréins-le sans faillir jusqu'aux ombres du soir,  
fouille-le d'autant plus que plus il te résiste,  
tes soins désespérés nourrissent ton espoir :

Souffre ta passion, tes peines quotidiennes,  
roué par le soleil, flagellé par le gel,  
au jour de succomber jailliront des fontaines  
fraîches comme l'eau vive aux collines du ciel !

Tes brantes au col plein, de grumes d'or poissées  
demain vont s'aligner dans le chant du matin  
sur ton pré comme autant de ruches renversées  
où l'abeille s'endort ivre de son festin :

Assis devant ton seuil et la tâche parfaite,  
plein de fatigue et plein de bénédictions  
avec orgueil enfin tu redresses la tête  
sous la grappe de feu des constellations !

## LE PRESOIR

Dès le premier regard tendre  
mouillé des pleurs du matin,  
on commence au loin d'entendre  
les chars grincer aux chemins,  
les chars pleins de vendangeuses  
qui s'égaillent aux parchets  
comme une troupe rieuse  
d'oiseaux narguant l'émouchet.

Puis lorsque le soleil monte  
au ciel et le long des murs  
et dore de sa main prompte  
la vigne et le raisin mûr,  
les chars lourds de leur vendange  
reviennent vers les pressoirs  
et par longues files rangent  
leur charge au bord du trottoir.

Dans l'ombre des hommes peinent  
comme en les forges du vin,  
leurs efforts gonflant leurs veines  
et leur meurtrissant les mains,  
mais sous les voûtes obscures  
où les sucS parfument l'air,  
vidant sa sainte blessure  
la grappe saigne un sang clair.

Raisin pur en qui s'incarne  
l'esprit secret du bonheur  
et sur qui le bras s'acharne  
avec rage, avec honneur  
pour lui faire sous la presse  
dégorger tous ses rayons  
rendre toute sa richesse  
tout ce dont nous nous payons !

Jusque dans la nuit venue  
les chars succèdent aux chars,  
la pulpe à la pulpe nue  
le pas vif au pas traînard,  
et le céleste silence  
revenu sur les chemins  
se berce de la cadence  
du sublime effort humain.

Mais vigneron quelle joie  
de goûter au premier moût  
qui dans le verre tournoie  
et dont on sait trop le coût,  
de humer sa fleur atteinte,  
debout contre le pressoir  
que dans les cris et les plaintes  
on fit enfanter ce soir !

## LA CAVE

Pas plus que de Valais sans soleil et sans vignes  
où sur d'immenses murs des plants étroits s'alignent  
donnant leur vin nerveux comme pierre à fusil,  
pas plus que de coteau sans joyeux bruit d'outils

Il ne se concevrait de maison valaisanne  
sans sa cave embaumée où le puissant arcane  
du vin neuf s'élabore au ventre des pressoirs  
et se fait or et pourpre au long silence noir :

C'est là, voyageur, sous l'épaisse et fraîche voûte  
où le sang du terroir s'écoule goutte à goutte,  
dans l'ombre fraternelle où le cœur se trahit  
que tu pourras sentir le pouls de ce pays ;

Chacun jusqu'au plus humble y cache sa richesse  
et son titre honoré d'authentique noblesse,  
bouteille ou baril, tonnelet ou tonneau  
fécondé d'un rayon chaque automne nouveau ;

C'est là que tu verras dans les yeux l'âme luire,  
et ces silencieux soudain parler et rire  
en te tendant le verre où s'offre leur fierté  
et fleurit le soleil de l'hospitalité.

## HYMNE

Vin du pays, soutiens le zèle  
du paysan dans ses travaux,  
de sous le cep et la javelle  
viens ranimer piochards et faux ;  
quand l'eau noire emporte la digue  
et l'avalanche le raccard,  
ami, viens tromper la fatigue,  
tremper le cœur du montagnard.

Répands ta verve ensoleillée,  
ô vin du rire et du plaisir  
aux jours de fête et de veillée,  
au pont de danse, au champ de tir ;  
forme et rapproche nos beaux couples  
sur ton chemin d'or enchanté  
ô toi qui rends les filles souples,  
et donne aux hommes la gaîté !

Tribun puissant, conseiller sage,  
roi généreux du sol natal,  
gouverne en paix ville et village  
comme un patriarche amical,  
et sur la table simple et rude  
de l'hospitalier vigneron  
prodigue, à ta noble habitude,  
tes feux, ton luxe et tes fleurons.

Suis-nous dès notre saint baptême,  
vin toujours vif et toujours prêt,  
jusqu'au soir du repos suprême  
au sol dont nous t'avons extrait ;  
à nos fils transmets nos usages  
toi qui prends source au cœur des morts :  
nos yeux fais luire en leur visage  
vin du pays, sang doux et fort !

## SANTÉ !

O Valaisan savoure  
après ton dur labeur le plaisir de son fruit !  
De ton vin fougueux la bravoure  
provient d'un long effort non moins ardent que lui ;

Médite et fais silence  
en humant cette fleur d'or pâle et de rubis,  
sache quelle reconnaissance  
tu dois à ce fragile et lent miracle acquis !

Hôte, qu'il te souvienne  
que ce vin représente en son ambre et ses feux  
la victoire quotidienne  
de tout un peuple obscur s'acharnant à son vœu,

Sur les mauvais génies  
de la flamme et de l'air, de la terre et de l'eau  
et que ses chaudes harmonies  
à chaque heure ont risqué de périr au coteau.

Et toi, race nouvelle,  
apprends à soulever la coupe d'autrefois  
avec un respect digne d'elle  
et digne aussi de ceux de qui tu la reçois !

Ce qui luit dans ton verre  
c'est le secret sourire et le don de tes cieux,  
la vie et le sang de ta terre,  
le trésor de tes fils, le legs de tes aïeux ;

Sous sa brillante écorce  
c'est le souffle magique et transmis pas à pas  
de leurs vertus et de ta force,  
de ce qui dure et fait qu'un pays ne meurt pas !

## PERENNITE

Que le Valaisan chante et sa vendange luise  
aux balcons d'émeraude où la chaude clarté  
collée au grain vermeil à se donner s'épuise  
et communique au vin les vertus de l'été !

Qu'en riant balancée aux ondoyants feuillages  
Vallée, ô vaste nef regorgeant de fruits mûrs  
tu charges, amarrée à tes heureux rivages  
ta cargaison croulant aux greniers de l'azur !

Courage vigneron ! Que ton front s'illumine !  
jusqu'au tonnant lever du Céleste soleil  
tu peux, croisant enfin tes mains sur ta poitrine  
reposer dans la paix de ton dernier sommeil !

Que ton cœur tourmenté se console d'entendre  
les rythmes prolongés du monde où tu n'es plus,  
souris à ton pays fleurissant sur ta cendre  
tout jasant de bassins et tintant d'angélus :

Là-haut, toujours frappée et jamais abattue  
ta lignée, obstinée au trésor enfoui,  
au labeur immortel patiemment se tue  
et boit son réconfort en son verre ébloui !

Va ! toujours renaîtront du flanc de leur poussière  
ces arceaux où la vigne attache un arc-en-ciel,  
et tu verras l'enfant, aux pentes nourricières  
jouer coiffé de pampre et barbouillé de miel ;

Toujours l'eau coulera sur tes parchets d'ardoise  
comme un sanglot d'amour au col bleu du ramier,  
et l'astre renaîtra dans ton ciel de turquoise  
tel qu'un paon fabuleux au centre d'un brasier ;

Quand aux coteaux rira la grâce de septembre  
toujours les montagnards au pas de leurs mulets  
sous la feuille viendront choisir la grappe d'ambre,  
pour parer ton autel, Vierge des Corbelets.

Diligente parmi les treilles et les tines  
toujours vendangera, sous l'œil de l'Eternel,  
la Ville qui s'abrite entre ses deux collines  
comme un enfant paisible au giron maternel ;

Toujours tu conduiras nos destins identiques  
vigne abrupte, escalier géant par lequel  
il semble qu'une race aux tâches héroïques  
passe en terre promise ou conquière le ciel !





## DEUXIEME PARTIE

# NOBLE CONTREE

*Contrée ancienne, aux tours qui insistent  
tant que les carillons se souviennent.*

*Vignes où tant de forces s'épuisent  
lorsqu'un soleil terrible les dore,  
et au loin les espaces qui luisent  
comme des avenirs qu'on ignore...*

*Pays dont les prophètes se taisent,  
pays qui prépare son vin ;  
où les collines sentent encore la Genèse  
et ne craignent pas la fin !*

*(Rilke: « Quatrains valaisans »)*



I

# LE CHANT DE LA FOI



## RECONNAISSANCE

Que bénis soient nos pères  
paysans libres au grand cœur,  
modestes aux heures prospères,  
inflexibles dans le malheur,

Courbés sur leur maigre parcelle,  
dressés sur leur fier horizon,  
à toutes les tâches fidèles  
égaux à toutes les saisons,

Maîtres de leurs pauvres outils  
non moins que leurs nobles armes,  
d'une bravoure en les périls  
à la mesure de l'alarme,

Traçant leur pénible sillon  
profond et droit comme leur vie,  
insensibles à l'aiguillon  
du doute et de l'envie !

Et bénissons nos mères,  
saintes femmes aux corps ploiyés  
dans la fatigue et la prière  
devant l'autel et le foyer,

Toutes celles simples et pures  
comme Vierge à la Chandeleur,  
aux mains couvertes de gerçures  
au cœur lisse comme la fleur,

Qui firent chanter les fuseaux  
et dans le vent claquer la toile,  
se penchèrent sur les berceaux  
en souriant sous les étoiles,

Qui par la maison, par les champs  
partout servantes, partout reines,  
firent leur bonheur en tâchant  
d'enlever aux autres leurs peines !

Aïeux sans fadeur et sans fiel,  
les pieds bien plantés dans leur glèbe  
et les yeux fixés dans le ciel,  
nobles dans leur rustique plèbe,

Profonds des sublimes splendeurs  
de leur foi chrétienne acceptée  
et grands de toute la grandeur  
de l'humble tâche surmontée,

L'âme ivre de sainte espérance  
l'esprit tempéré de raison,  
le cœur trempé par le silence  
la lèvre ardente d'oraisons,

Ils nous ont appris le courage,  
la patience, le labeur  
le fier comportement des sages  
la foi des morts dans le Seigneur,

Ils nous ont fait ce que nous sommes,  
des chrétiens et des hommes.

## LE CHRETIEN

Enfant d'un pays très chrétien  
qui sonne et foisonne d'églises,  
enfant qu'un ange gardien  
apporta sur l'aile des brises,

Enfant de Dieu dans les sillons  
humains jeté comme une graine,  
baptisé dans les carillons,  
pourtant promis à tant de peines,

Par l'effet du premier péché  
et par la volonté divine  
te voici nu sur ce rocher  
torride et déchiré d'épines,

Te voici livré sans défense  
à tous les assauts de la terre  
et, privé de la Connaissance,  
à ceux de ton propre mystère :

Homme, il te faudra chaque jour  
te reconquérir l'espérance,  
gagner et retenir l'amour  
et recommencer ta souffrance ;

C'est la rançon de ton salut  
et de ta grandeur la mesure,  
la condition qu'il fallut  
pour ta félicité future.

Pour mériter dans le présent  
l'accès aux célestes prairies,  
au terrestre exil de tes ans  
il faut que tu peines et pries,

Et dans un combat inégal  
que jour après jour tu disputes  
ton âme à l'empire du mal  
comme ton corps triste à sa chute,

Comme à tes rochers ton pain dur  
et ta demeure à l'avalanche...  
Voilà pourquoi d'un instinct sûr  
dans le cœur de Dieu tu t'épanches,

Pourquoi tu sens en toi grandir,  
genoux ployés et tête haute  
l'amertume du repentir  
bien plus que le goût de la faute,

Pourquoi tu tâches ô chrétien  
que chacun des pas qui t'incombe  
chaque jour t'approche du bien  
en te rapprochant de la tombe.

## A NOS SAINTS PATRONS

Royaux protecteurs dans la gloire  
hôtes des parvis sidéraux  
resplendissant sur nos vitraux  
et vivant dans nos mémoires,  
intercesseurs des hauts prétoires  
bénissez-nous ô saints patrons,  
imposez vos mains sur nos fronts  
et des célestes promontoires  
jetez un regard de bonté  
sur vos fils en humanité.

Bénissez-nous, saint Théodule  
qui sous votre crosse jadis  
dans ce val paissiez vos brebis  
en priant au doux crépuscule ;  
ô vous dont l'étole jugule  
la ruse et l'effort du démon,  
que votre manteau sur nos monts  
contre froidure et canicule  
assaut des esprits infernaux,  
nous soit sauvegarde et créneau.

Bénissez-nous, ô saint Maurice,  
soldat fidèle dans la mort  
dont le champ d'Agaune est encor  
glorieux du fier sacrifice ;  
de peur que notre cœur fléchisse  
prêtez-nous votre bouclier,  
soyez le sublime pilier  
où notre tiédeur s'affermisse,  
maintenez-nous forts dans la foi  
d'un sang clair scellée autrefois.

Vous enfin, sainte Catherine,  
mirage aux marins horizons,  
lys pur et rose de raison  
dont le doux chef tranché s'incline  
du fond des temps sur nos collines,  
vous si sage entre les docteurs  
bénissez-nous et dans nos cœurs,  
simples comme des fleurs divines  
faites sagesse et vérité  
éclore en leur calme beauté.

## A NOTRE-DAME DE VALERE

Penche devers nous ton sourire  
ouvre-nous entières tes mains  
parmi les flammes de la cire  
dans l'ombre des soupirs humains,  
    Sainte Vierge Marie  
    Mère de ma patrie.

Aime-nous et sois-nous propice !  
Partout en ce pays chrétien  
on t'honore ô Consolatrice,  
Rose pure et Source du Bien ;

Partout dans nos pauvres églises  
au chœur voûté comme le ciel,  
telle une céleste Promise  
tu resplendis sur les autels ;

Partout, des vignes aux prairies  
et jusqu'aux franges des névés,  
devant tes oratoires crie  
la voix immense des avés.

C'est toi qui protèges le guide  
sur la glace et dans les rochers,  
et sur le précipice aride  
le paysan parti faucher ;

C'est toi qui gardes sur l'alpage  
l'eau vive et l'errant animal,  
et le berger contre l'orage  
et l'invisible Esprit du mal.

Tu veilles sur tous ceux qui souffrent,  
tous ceux qui luttent, penchés  
aux vertiges de tous les gouffres,  
de la douleur et du péché :

Sois le refuge, dans ta gloire,  
de tous les hommes désireux  
d'aimer, d'espérer et de croire,  
de tout ce peuple pauvre et preux,  
Mère de ma patrie.

## ODE A NOS EGLISES

### I

Eglises de mon Vieux-Pays  
éclatants phares de la grâce  
du rocher terrestre jaillis ;  
église debout sur la place  
parmi les chalets de bois roux  
telle qu'une mère pieuse  
entre ses enfants à genoux ;  
arche ouverte et mystérieuse,  
lumière qui brille soudain  
au sommet d'une rude pente  
gravie en fauchant son andain  
comme le ciel s'entrouvre et chante  
sur le front levé des élus  
au bout d'une accablante vie ;  
églises pleines de « saluts »  
dans les soirs des mois de Marie,  
partout dénouant votre vol  
comme un nid de blanches colombes  
sur les sillons de notre sol  
et les renflements de nos tombes,  
de l'alpe au coteau vigneron  
qu'un hymne fervent vous salue  
abside dans les liserons  
et flèche aux volutes des nues !

Eglises dont le vieux clocher  
dans la jeune aurore frissonne  
comme un cœur prêt à s'épancher,  
et soudain vit et tourbillonne  
de l'essor des cloches dans le vent  
des prières dans le mystère  
et dans l'air des engoulevants ;  
églises si bien de ma terre  
et déjà si proches du ciel,  
où parfois un rayon s'arrête  
au doigt de l'archange pareil,  
sur quelque virginale tête  
pensive dans le nimbe d'or ;  
églises rustiques et fraîches  
où les anges semblent encor  
parler aux bergers de la Crèche  
offrant leur laine et leurs sarments,  
églises ô dispensatrices  
des sept précieux sacrements,  
des mille grâces protectrices  
et des saintes vocations,  
sur le flux bordant notre route  
de tant de bénédictions,  
joignez et refermez vos voûtes !

Lorsque ainsi vous vous recueillez,  
sur le jardin du presbytère  
empli de ruches et d'œillets  
penchez votre ombre tutélaire,  
écoutez le bruit des essaims  
aux rumeurs du bronze répondre,  
dorer le rêve des vieux saints  
et dans le miel du soir se fondre ;  
guidez, parmi les carillons,  
les pénitents et les bannières  
sur les morts et sur les grillons  
autour du poudreux cimetière ;

à votre rythme martelé,  
comme un chorège exact qui scande  
faites au sol se dérouler  
l'orante et muette guirlande  
près des croix portant les noms chers  
et de l'ossuaire anonyme,  
nous rappelant que toute chair  
s'efface en l'éternel abîme,  
qu'ici-bas chétifs nous passons  
poussés dans l'humble théorie  
par ceux qu'explorés nous laissons,  
et qu'ailleurs l'âme a sa patrie !

O clochers martelant dans l'or  
le vœu du monde au crépuscule,  
où comme la secrète mort  
la chouette nocturne ulule,  
mais où dans l'ombre des sureaux  
et sous l'auvent luisant de pluie  
l'hirondelle et le passereau  
nichent toujours ivres de vie ;  
symbole de pérennité  
en qui l'écho lointain subsiste  
de tous nos destins commentés  
par vos voix joyeuses ou tristes ;  
clochers chantant comme jadis  
dans l'air au-dessus de nos têtes  
pour la naissance de nos fils  
et pour l'annonce de nos fêtes,  
clochers en branle, clochers fous  
du baptême et du mariage  
mais qui nous vîtes à genoux  
sur le long calvaire des âges  
dans la prière et dans les pleurs,  
pour la guerre et pour l'épouvante  
pour la misère et la douleur,  
l'immortelle mort triomphante ;

Clochers pleins des sanglots du glas  
et pleins des soupirs qu'on étouffe,  
où pourtant l'espoir jamais las  
renaît en fleur à chaque touffe,  
ô clochers, prophètes, ô saints  
clamant dans les gouffres de l'ombre  
à voix sauvage de tocsin  
aux heures où semble que sombre  
ce monde que Dieu nous donna  
et que veut briser sa colère ;  
puis qui tressaillez d'hosannas  
et chantez la foi séculaire  
après l'épreuve, dans le ciel  
traversé d'ailes angéliques ;  
ô clochers des nuits de Noël  
plus droits que les blocs erratiques  
tombés dans les nuits de Sabbat  
sur tant de points de notre terre,  
rien ne vous plie et ne vous abat  
et rien jamais ne vous fit taire :  
par tous vos sages doigts pointés  
et toutes vos cloches ravies  
vous nous montrez la Vérité  
et criez la Voie et la Vie !

Clochers vous indiquez le ciel  
sur le lieu des antiques pierres  
érigeant leur barbare autel  
parmi les chênes des clairières ;  
vous dites l'immortalité,  
l'espoir et le salut de l'homme  
sur l'enceinte où s'est effrité  
le temple que nous donna Rome ;  
vous bordez toujours le sentier  
où parut la croix de l'ermite  
et pria le premier moustier  
sur notre terre enfin bénite ;

vous tinte toujours sur le val  
et sonnez la paix aux nuages  
comme au doux soir médiéval  
où passaient les pèlerinages :  
debout au même emplacement  
qu'un jour la colonne latine  
et que le chapiteau roman  
votre pilier fort enracine  
au sol le socle de la croix,  
pour incorporer sa durée  
et témoigner de notre foi  
l'essor et la vigueur sacrée.

Car depuis le jour où la croix  
sur le Mont-de-Dieu toujours nôtre,  
au temps des paniques effrois  
fut plantée un soir par l'apôtre,  
et depuis qu'au Champ-des-Martyrs  
marche veillant sur notre plaine,  
on vit César anéantir  
la sainte Légion thébaine  
et le salut germer du sang ;  
depuis que le preux Charlemagne  
au Prélat remit en présent  
le haut comté de nos montagnes  
et que dans l'altière cité  
la crosse réunie au glaive  
affirma pour l'éternité  
la force de l'Acte et du Rêve ;  
depuis que le Prince pieux  
s'en fut aux portes de Lausanne  
instaurer la trêve de Dieu  
fleur céleste aux charniers profanes ;  
depuis qu'on vit nos vieux seigneurs  
loin de leurs chantantes cascades  
sur les longs chemins de l'honneur  
aller mourir dans les Croisades,

Dans ce pays toujours chrétien  
et toujours éperdu de croire,  
de river mieux au Ciel ses liens,  
la basilique et l'oratoire  
chassant la fée et les sorciers  
et relevant l'âme accablée,  
jusqu'aux limites des glaciers  
et jusqu'aux recoins des vallées  
n'ont arrêté sur nos maisons  
de répandre de proche en proche  
la semence des oraisons  
au balancement de la cloche ;  
dans la plaine et sur les ravins  
partout naquirent les paroisses  
paisibles enclos du divin  
protégés des loups de l'angoisse ;  
partout au front de l'enfant-roi  
se mit à couler l'eau lustrale,  
partout monta le chant de foi  
jusqu'au grand chœur des astres pâles,  
et le règne du Bon-Pasteur  
sur ce sublime amphithéâtre  
fief d'un peuple contemplateur,  
s'établit au milieu des pâtres.

D'Agaune au bouillant défilé  
jusqu'au berceau glacé du Rhône,  
à l'abri du mur crénelé  
ou du rideau bruissant des aulnes,  
des monts comme d'un Sinaï  
semblables aux grains d'un rosaire  
ont roulé sur le Vieux-Pays  
l'ermitage et le sanctuaire,  
l'église-mère et l'hôtel-dieu  
l'hospice et la maladrerie,  
pour en faire l'offrande aux Cieux  
par le nom béni de Marie ;





tout un peuple ardent à genoux,  
du saint monastère burgonde  
aux solitudes du Mont-Joux,  
de la chartreuse de Géronde  
à Salquène au fier prieuré,  
sous l'arme de fer ou la bure  
n'a cessé l'appel éploré  
vers ce qui console et qui dure ;  
tout un peuple par son appel  
montant des voûtes cathédrales  
unit au royaume du ciel  
sa noble terre épiscopale.

Tu vis toujours cité de Dieu  
ma cité sonore de cloches  
dans cette plaine où nos aïeux  
t'ont scellée au pied de tes roches ;  
sur toi Valère et Tourbillon  
hauts lieux du silence et du lierre,  
dans l'envol de tes carillons  
veillent tels deux lions de pierre ;  
sous la croix et sous le créneau  
toujours capitale et chrétienne,  
tu jettes aux points cardinaux  
du plus loin qu'il te souvienne  
le cri valaisan de la foi  
et l'hymne de notre espérance !  
Tu vis, et sous la même loi,  
et plus forte que la souffrance,  
plus riche des présents divins  
dont l'autel bénit les prémices,  
produisant le pain et le vin  
pour le quotidien sacrifice,  
et toujours penchée à prier  
de Notre-Dame de Valère  
à Notre-Dame du Glarier  
parmi tes dalles tumulaires.

Eglises, gardez nos tombeaux  
où des morts dort la forme nue  
et sur qui parmi les flambeaux  
l'angoisse humaine continue ;  
gardez dans l'angle du pilier  
les fonts sacro-saints du baptême  
où tout-puissant et familier  
un Dieu nous égale à lui-même  
en nous ouvrant l'éternité ;  
gardez à l'ombre des verrières  
le banc fruste où se sont jetés  
tant de pécheurs pleins de prières  
et d'espoir et de repentir,  
l'autel à nos Saints secourables,  
à notre Mère, à nos Martyrs,  
où sous l'Amour qui les accable  
nos clercs tomberont à genoux  
en frappant trois fois leur poitrine ;  
les degrés où chacun de nous  
agita la cloche argentine  
et porta le pesant missel ;  
le confessionnal de chêne  
où vinrent battre tant d'appels  
et se dénouer tant de peines !

Eglises où tout un pays  
dans l'humilité s'agenouille  
et par les anges accueilli  
de sa violence se dépouille,  
du meilleur de lui fait le don,  
vient chercher d'infinis courages  
recueillir d'infinis pardons  
et bercer de divins présages  
sa dure et pauvre humanité ;  
églises consubstantielles  
à ce grand pays d'âpreté  
brûlant d'ardeurs spirituelles,

tout soulevé d'esprit chrétien  
et tout pétri de ses souffrances,  
vous êtes son suprême bien  
et sa plus vivante espérance !  
Vous êtes comme un pan du ciel  
entrouvert dans sa solitude,  
où sa foi se nourrit de miel  
et sa raison de certitude ;  
sous l'ogive où meurt le plain-chant  
et palpite la faible flamme,  
dans les bouquets de fleurs des champs  
vous sauvez et gardez son âme.

Car c'est à vous, toujours luisant  
comme l'étoile des promesses,  
c'est à vous que le valaisan  
dut sa force et doit sa noblesse,  
son sens inné de la grandeur  
et de l'immortelle durée,  
sa soif d'éternelle splendeur  
à force d'élans conjurée,  
sa mâle résignation  
tout au long du terrestre drame,  
ces longues générations  
de saintes mères et de femmes  
qu'inspira l'idéal d'honneur,  
d'hommes laborieux et probes  
attendant de Dieu leur bonheur  
et qui jamais ne se dérobent  
aux plus hautes fidélités ;  
à vous qu'il doit dans sa rudesse  
toute spiritualité  
comme toute humaine tendresse :  
c'est par vous qu'il franchit le pas  
hors de l'Eglise militante  
par le porche ouvert du trépas  
dans notre Eglise triomphante.

## LES ROGATIONS

Par troupes candides et lentes  
les nuages s'en vont  
au ciel, ainsi que des communicantes ;  
les clochers sont en oraison  
et dans les fraîches sentes,  
doigts au rosaire, inclinant bas le front

Les villageois graves cheminent.  
Derrière les surplis  
fleurs de dentelle aux buissons d'aubépine,  
dans les candélabres des lys,  
se frappant la poitrine  
ils vont, laissant un murmure affaibli

Pareil au chant de leurs abeilles :  
à travers champs et prés  
à l'heure où la terre et les cieux s'éveillent  
ils récitent les mots sacrés  
afin que sur leurs treilles  
Dieu mette le bourdonnement doré

Dans la chaleur des grappes mûres,  
qu'il charge les pommiers  
des fruits charnus luisant dans la verdure,  
qu'il étende sur le damier  
des champs sa droite sûre,  
qu'il fasse au toit roucouler les ramiers

Et dans l'ombre des écuries  
ruminer le bétail  
dans une épaisse et chaude rêverie ;  
qu'il écarte du bas portail  
la mort toujours tapie,  
fasse mousser la crème aux seaux d'émail,

Et qu'il assure aux siens l'usage  
des présents qu'il lui plut  
dans sa bonté leur donner en partage.  
Suivant le signe du salut  
tout autour du village,  
simples, ils vont entre les hauts talus

Ainsi qu'ils marchent dans la vie,  
disant, jeunes et vieux  
d'un même cœur les mêmes litanies,  
tranquilles parce que pieux,  
pleins de cette harmonie  
qu'aux âmes verse, avec ses cloches, Dieu.

Au passage, dans sa prière  
chacun voit, plein d'espoir,  
sourire au loin la beauté printanière  
l'herbe s'étendre au dévaloir,  
au trône de lumière  
le soleil fier fidèlement s'asseoir ;

L'un regarde son blé qui pousse,  
au balcon de sapin  
l'autre, son fils qui lève sa frimousse,  
l'un suit l'eau vive à son lopin  
courant au lit de mousse,  
l'autre, au four hume l'odeur de son pain ;

Un bruit doux monte des étables,  
les caves, les raccards  
les foyers, tout vit là paisible et stable  
et quand on lève le regard  
le clocher secourable  
montrant le ciel, est toujours quelque part.

Aux lèvres la fruste prière  
redouble de ferveur  
comme la voix des oiseaux aux clairières ;  
chacun confiant au Sauveur  
en trébuchant aux pierres  
rêve humblement des célestes faveurs :

Ainsi qu'en ses rayons scintille  
l'ostensoir ciselé,  
que les épis serrés dans le champ brillent  
Seigneur ! et que les grains de blé  
tombant sous la faucille  
coulent aux doigts comme le chapelet.

## LES RAMEAUX

Le printemps sourit et pointe  
du sein de l'herbe au bois de l'ormeau,  
et les enfants à mains jointes  
dans tous les hameaux  
attendent le saint jour des Rameaux.

Leur piété n'a d'égale  
que la fièvre de leur désir,  
l'antique approche pascale  
revient les saisir,  
enchantant la classe et les loisirs.

Agiles autant que chèvres  
et rieurs comme troupe de geais,  
ils vont cueillir le genièvre  
en fagots légers,  
au beau soleil du premier congé.

Le lendemain dans la brise,  
un zéphyr leur emplissant le cœur  
ils apportent à l'église,  
comme des vainqueurs,  
les rameaux sacrés parmi le chœur,

Ils ont, les petits bonshommes  
heureux d'ouïr les nids gazouiller,  
enfilé quatre ou cinq pommes  
au bois dépouillé,  
qu'ils feront bénir agenouillés.

Et jusqu'au matin de Pâques  
il conviendra, sous peine au glouton  
de se voir fleuri de « plaques »  
et de laids boutons,  
ne pas goûter aux pommes du bâton...

## L'OFFRANDE PASCALE

Chantez au firmament chantez dans les chapelles,  
cloches matinales, chantez !  
Il semble que les voix des anges exaltés  
par le sentier pascal tout fleuri de prunelles  
dans l'agreste limpidité  
à la prière nous appellent.

Dans la fraîcheur de l'âme et celle du printemps  
de tous les villages s'en viennent  
fondant à l'éternel leur peine quotidienne,  
la joie céleste au cœur sonnante à pleins battants,  
les muettes foules chrétiennes  
suivant les us du bon vieux temps.

Aux champêtres parvis, les hommes des commandes  
près des oblongs barrots de vin  
et près des vans du blé poussé sur les ravins  
tête nue et cœur pur, comme dans les légendes  
après les offices divins  
attendent pour l'antique offrande.

Tous les gens des hameaux, les gens du grand chemin  
dans l'attitude familière  
se sont agenouillés sur la marche de pierre,  
et dans le vent du ciel aussi frais qu'un jasmin  
le procureur dit la prière,  
le front humble et joignant les mains.

Alors on distribue à chacun dans la foule,  
à l'indigène, à l'étranger  
au berger de l'alpage, à l'homme des vergers  
un quart du pain pascal, un trait du vin qui coule :  
les anges semblent héberger  
le peuple pensif qui s'écoule.

La terre avare, ô Dieu, nous a donné le grain  
le vin a mûri dans les vignes,  
daigne les partager avec tes fils indignes :  
nous déposons, Seigneur, tes présents souverains  
aux mains du pauvre qui se signe  
au dernier rang des pèlerins.

## DIMANCHE DE PAQUES

Il fait beau, les cloches de Pâques  
sonnent dans l'air,  
les oiseaux s'ébattent aux flaques  
des fourrés verts,  
Pâques ! les pâquerettes rient  
près du bercail,  
l'enfant joue aux sentes fleuries,  
l'ange au vitrail.

Il fait si beau, il fait si bleu  
sur Hérémence !  
La joie exquise du Bon-Dieu  
la joie immense  
baigne les cœurs et les maisons  
du vieux village,  
on chante, après les oraisons,  
dans les ménages.

Suivant l'usage des aïeux,  
dans la baratte  
l'enfant bat le lait onctueux ;  
au creux des jattes  
la maman taille des carrés  
aux miches même :  
sur le bon pain noir préparé  
mousse la crème.

Qu'on est heureux dès la prière  
d'ouïr soudain  
la chanson vive des cuillères  
sur les étains !  
Toute la famille attablée,  
au mets servi  
dans une joyeuse mêlée  
puise à l'envi.

Tout est si clair, il fait si beau,  
ouvrez les portes !  
Les cœurs sont purs, pleins les berceaux,  
la race forte !  
Tout est promesse au jour pascal  
simple est la vie,  
et si simple un bonheur frugal  
pris sans envie !





## LA FETE-DIEU

Sous les vieux uniformes  
qui dans les coffres dorment  
aux chalets villageois  
où les ont autrefois  
rapportés leurs ancêtres ;  
moulés aux blanches guêtres  
torses bombés et droits  
sous l'habit bleu-de-roi,  
fiers et raidis derrière  
leur flottante bannière,  
grandis par le plumet  
ils vont d'un pas rythmé  
toujours pareils aux Suisses  
des glorieux services,  
les yeux au pommeau d'or  
de leur tambour-major.

Comme dans les campagnes  
de Naples ou d'Espagne  
et comme aux jours d'honneur  
qu'illustra l'Empereur,  
dans les chants qu'on entonne  
et les mortiers qui tonnent,  
devant un dais vermeil

poudroyant de soleil,  
sous l'antique tunique  
de l'aïeul héroïque  
ils vont d'un pas vainqueur,  
même air et même cœur —  
non plus sous la mitraille  
mais parmi la marmaille  
les passereaux siffleurs  
et la grâce des fleurs.

Aux prés pleins de mésanges,  
derrière un groupe d'anges  
comme pommes d'api  
joufflus sous leurs épis  
et leurs grappes de verre,  
parmi les primevères  
les branches de sapin  
le rire des bassins  
et la fraîcheur des bisces  
ils font leur saint office  
de tout leur simple cœur :  
et l'escorte d'honneur  
au flanc de la vallée  
de cloches ébranlée,  
d'un pas surnaturel  
semble marcher au ciel.

Car le pieux cortège  
au pied des champs de neige  
cernant les reposoirs,  
dans l'air des encensoirs  
dans la paix bucolique  
et le chant des cantiques  
s'en va de lieu en lieu  
porter le Corps de Dieu :

puisqu'à nos promontoires  
il faut aimer et croire  
maintenir et servir  
jusqu'au jour de mourir,  
ceux-ci, fiers accompagnent  
à travers leur montagne  
Celui qu'élut leur foi  
pour leur seul Maître et Roi.

## LE PELERINAGE

Montons au pieux sanctuaire  
gris dans sa chape de rochers  
en égrenant notre rosaire  
à l'appel du léger clocher,

Non sans regarder au passage  
voler sur la plaine le geai,  
sans cueillir la rose sauvage  
offerte au calvaire ombragé

Et saluer dans l'oratoire  
le Saint fidèle et son pourceau,  
non sans louer Dieu dans la gloire  
qu'il répand au moindre arbrisseau.

Mettons un genou sur l'ardoise  
aux haltes du chemin-de-croix  
où les tristes répons se croisent  
dans l'air allègre sur les bois ;

Le sentier monte en la rocaille  
ardu comme un chemin du ciel,  
mais sur l'épineuse broussaille  
chante la promesse du miel.

Là-haut, dans les pleurs de la cire  
on se sent un cœur consolé,  
dans l'ombre on voit les enfants rire  
sur les ex-votos constellés,

Au murmure des litanies  
on trouve sous le sombre arceau  
la guérison des maladies  
et la richesse des berceaux ;

Les fronts s'éclairent dans la roche  
fraîche ainsi qu'un grand bénitier,  
il semble que l'âme s'approche  
des éternels et frais sentiers.

Au fond de la gorge ascétique  
la voix lointaine du torrent  
semble un sauvage et pur cantique  
emporté par un ange errant,

Et les sonnailles des villages  
que le vent remue aux clochers  
semblent des divins pâturages  
sur les pèlerins s'épancher.

On boit à la source glacée  
jaillissant du rocher tiédi  
l'eau pure comme la pensée  
ayant le goût du paradis ;

Aux doigts du Père les médailles  
scintillent ainsi qu'au soleil  
la prise divine en les mailles  
du Pêcheur d'âmes sans pareil.

## LE MARIAGE

Aux prés fleuris de campanules  
comme au ciel bourdonnant de cloches,  
cloches et clochettes émules  
bercent un cœur bleu dans l'air bleu tout proche :

Clochers et cœurs sur la vallée  
à rythmes joyeux et véloces  
carillonnent à la volée  
car c'est jour de fête et matin de noces.

Dans une ivresse de lumière  
de gazouillements dans les branches  
de rayons parmi la poussière  
de falbalas et d'habits du dimanche,

Radieux les époux s'avancent  
l'homme fort et la femme sage,  
tout rayonnants de confiance  
fleur blanche au revers et sur le corsage,

L'œil modeste et la tête haute  
cœurs unis, paume dans la paume  
comme ils resteront côte à côte  
désormais sous le même toit de chaume :

Lui, simple, tranquille et robuste  
ainsi que doit l'être un bon guide,  
un chêne protecteur d'arbustes  
un conducteur sûr et tenant bien la bride ;

Sous les ors et les fleurs du globe  
dont son front s'orne et s'emprisonne  
elle, avec son visage probe  
telle qu'une Vierge à lourde couronne,

Ils semblent marchant vers l'église  
marcher vers l'espoir et la vie,  
écoutant des aveux de brise  
des appels de nids, des concerts d'envie.

Deux à deux et manches à manches  
comme pour l'amour et la danse,  
suivent les couples qui se penchent  
comme enclins aussi à des confidences :

Cœur solide, échine cassée  
les vieux songent non sans sourire  
à de mêmes fêtes passées  
du temps qu'ils n'étaient ni meilleurs ni pires ;

Les jeunes pensent à eux-mêmes,  
à des félicités futures,  
au bonheur près de qui l'on aime  
sans phrase sans trêve et sans aventures.

Ils se serrent à leur voisine  
en lui proposant l'eau bénite,  
au signe de croix ils s'inclinent  
comme s'il allait de leur propre rite :

Esprit, soleil jeunesse et joie,  
souris avenir ! présent chante !  
toujours pareils le Ciel vous voit  
et toujours Amour ainsi vous enchante !

Liés par le sort et la vie,  
selon la même loi du monde  
on croit, on travaille et l'on prie,  
un seul couple et deux noms sur une tombe...

Mais berceaux qu'une main balance  
vous savez les larmes de joie,  
les doux soupirs dans le silence,  
les premiers bonheurs secrets qui s'éploient :

Aux pages du livre de vie  
vous avez, anges invisibles,  
penchés sur des âmes ravies  
inscrit les bonheurs secrets indicibles.

Puis un soir à l'heure dernière  
la paix a marqué ces visages,  
refermé toutes ces paupières,  
la mort tourné toutes les pages.

Et toujours à travers les âges  
la nouvelle de proche en proche  
en a couru dans le village :  
c'est le glas que tintaient les mêmes cloches.

Car sans fin la partie est nulle  
la branche de buis sur la table  
a chassé fleurs et campanules,  
dans la douleur finale insoutenable.

Mais libres enfin de nos chaînes  
et des faiblesses de nature,  
buvant aux célestes fontaines,  
alors de nos félicités futures  
nous connaissons l'éternité certaine.

## LA TOUSSAINT

Le dimanche pesait  
sur la petite ville,  
tous les bruits se taisaient  
aux venelles tranquilles,  
au ciel tournait le vol  
triste et mou des corneilles ;  
le chrysanthème au sol  
emplissait les corbeilles  
de son visage en pleurs,  
le vent gris dans les roches  
exhalait sa douleur ;  
au vieux clocher les cloches  
sonnaient pour les vêpres des morts.

L'ennui glissait aux âmes  
comme un obscur remords ;  
en noir, de vieilles dames  
dans l'ombre des salons  
conversaient à voix basse ;  
silencieux et long  
s'en venait sur la place,  
descendant des Moulins  
pour se rendre à l'église  
un troupeau d'orphelins  
contractés sous la bise ;

la croix de fer grinçait  
au toit qu'elle surplombe  
et des prêtres passaient  
le long des anciennes tombes.

Près des parents grondeurs  
les écoliers maussades  
suivaient avec raideur  
la morne promenade,  
chacun traînant son mal  
dans cet interminable  
ennui dominical,  
front bas comme un coupable,  
écoutant aux massifs  
les plaintives fontaines,  
chacun déjà captif  
d'une invisible chaîne,  
parmi les siens perdu  
et lassé de la vie  
avant d'avoir même vécu ;

Songeant à ses envies,  
ses peines, ses devoirs  
à telle intime crise  
à telle faute surprise,  
à tel ferme propos  
fragile comme l'âge,  
au goût d'être un héros  
sans avoir de courage,  
à tant d'espoirs mon Dieu !  
à tant de défaillances  
de tristesse en tous lieux  
et partout de souffrances,  
à tous ces orphelins  
à toutes ces familles,  
ces dimanches sans fin,  
à tous ces morts oubliés sous leurs grilles...

## LA VEILLEE DE NOEL

Alors « dans nos campagnes les anges  
encore entonnaient l'hymne des cieux »  
et sages, nous chantions tes louanges  
doux et faible et touchant Enfant-Dieu  
qui pour Noël, sur la paille rêche  
dans chaque famille, parmi nous  
devais descendre dans l'humble Crèche  
fidèle à l'immortel rendez-vous...  
Il faisait froid et toujours la neige  
en ces temps-là que nous oublions  
dans le silence de ses arpèges  
nous comblait de ses blancs tourbillons.

La foi, pure alors, en nos abîmes  
descendait, lumière, apaisement,  
pour le rendez-vous simple et sublime  
au grand silence des éléments :  
agenouillés devant la fenêtre,  
les yeux sondant la nuit du jardin  
nous priions, sûrs de voir apparaître  
l'Ange annonciateur tout soudain ;  
rutilant d'or et de pacotille  
se dressait le sapin de Noël,  
candélabre au sein de la famille,  
saint message dressé vers le Ciel.

La clochette rompait le silence  
et par la porte ouverte sans bruit  
quand la prière enflait en cadence  
et que nous chantions « Heureuse nuit ! »  
l'Ange passait... un soir je le vis  
allumant sur l'arbre les bougies,  
si blond parmi les enfants ravis...  
(C'était toi, Clémence, douce amie  
et plus tard tu nous en fis l'aveu,  
servante rieuse au cœur fidèle  
que te pardonne le bon Dieu  
de nous avoir troublés sous tes ailes)...

Voletant, se posant sur la joue,  
baiser du ciel, ô premiers flocons  
blancheur intacte et caresse floue,  
guirlande de la Fête aux balcons,  
plaisir de l'enfance émerveillée,  
secret du cœur et du souvenir  
ô nuit sainte et pieuse veillée,  
songe passé, grâce d'avenir  
jamais, non jamais je ne t'oublie !  
Que froide et douce au cœur tu tombais  
joie, espoir et promesse accomplie  
étoile au ciel brillante à jamais...

Attendant plaisir à l'aube fraîche,  
les jouets, trompette ou tambour,  
on s'endormait rêvant à la Crèche  
assoupis de fatigue et d'amour,  
tout grisés du parfum des oranges,  
adressant nos promesses au Ciel  
et nous confiant à nos bons anges ;  
tout était calme et providentiel  
radieux de projets, l'âme en fête,  
bien au chaud dans la blancheur des draps  
quand Jésus, sous le souffle des bêtes  
au monde endormi tendait ses bras.

Oh ! bonheur des anciennes années  
lorsque nous avons un cœur d'enfant,  
le plein boisseau des belles journées,  
le visage cinglé par le vent  
à la folle vitesse des luges  
glissant sur la route de Vex,  
et nous serrant bien, cherchant refuge  
contre le froid, l'esprit mauvais,  
et découvrant au cœur la tendresse  
d'une jeune et première amitié,  
la douceur d'une main que l'on presse,  
le trouble, et la joie et la pitié !

La « grande cloche » à la cathédrale  
alors nous appelait dans la nuit,  
voix profonde en la paix sidérale ;  
la neige au sol feutrait tous les bruits,  
enfouis dans nos vastes pélerines  
selon le saint usage, an par an,  
contenant notre joie enfantine  
dans le froid nous suivions nos parents  
à minuit, pour entendre la messe  
admirer la Crèche et les bergers,  
à genoux écoutant la promesse  
des anges chantant sur les vergers...

Ineffable paix, âme chrétienne  
ouverte aux espoirs du bonheur,  
ignorant le doute et la haine,  
cueillant l'épi d'or du glaneur,  
sensible à l'esprit des paraboles ;  
il nous était né l'Enfant divin  
et proche nous était sa parole !  
Jamais on ne le priait en vain  
et comme elle avait guidé les Mages  
l'étoile nous conduisait vers lui :  
Etoile que voilent les nuages  
l'homme égaré te cherche aujourd'hui.

Alors tout était simple, accessible,  
le ciel et la légende et la foi,  
Dieu présent au cœur bien qu'invisible,  
le Salut par l'amour et la croix :  
cloches de Noël lançant au monde  
le chant nouveau, l'espoir de salut,  
dans notre immense nuit à la ronde  
clamez à grand'force et toujours plus,  
du Deischberg au défilé d'Agaune  
à l'homme à soi-même abandonné :  
pays paisible où chante le Rhône,  
Noël ! Espoir, un Sauveur nous est né.

## FETE DES ROIS

O Rois qui suiviez le beau météore  
pour trouver l'obscur et divin abri,  
c'est sur ce plateau que le soleil dore  
où parmi ses rayons bondissent les cabris  
qu'il faut arrêter votre quête  
et quitter l'étrier de vos luisants chevaux :  
car voici qu'on vous fête  
sur les chemins perdus des rustiques hameaux !  
C'est un pieux mystère  
qui remonte à la nuit des temps,  
c'est la vision qu'a cette humble terre  
de l'orient splendide et des cieux éclatants :  
laissez, la foi supplée à vos richesses,  
gardez dans vos convois l'encens, la myrrhe et l'or,  
il est temps : la paroisse appelle à la grand'messe  
sur la place déjà rutil Melchior...

O pauvre Enfant-Dieu cesse ton doux somme,  
que le Ciel te remette à nos soins valeureux :  
à peine descendu parmi les hommes  
t'en voici le plus faible et le plus malheureux,  
et déjà te poursuit la haine  
de ceux que tu vins sauver par amour !





Mais sous ces gilets de milaine  
et sous ces rubans de velours  
ton peuple valaisan te demeure fidèle !  
Si tu es son refuge, il est ta citadelle :  
ces cœurs pleins de force et de foi  
ces bras qu'aux labours on attelle  
sont à toi, veulent battre et se battre pour toi !  
Puisque l'homme crie et le péril rôde  
près de toi qui pour lors n'es qu'un faible soupir,  
et puisque frappé des décrets d'Hérode  
à peine venu tu dois fuir,  
Toi, Créateur du monde étendu sur la terre,  
enfantelet transi couvert d'un vieux drapeau  
entre dans nos rangs et préfère  
nos vieux fifres guerriers aux bibliques pipeaux.

Et c'est ainsi qu'à travers les prairies,  
flambant comme au champ d'un vitrail  
fuit le groupe sacré plus doré qu'un sèrail :  
sur l'âne une Vierge Marie  
ayant abandonné ses souliers de travail  
pour les deux pantoufles de soie,  
et son caraco noir pour les longs voiles bleus,  
serre contre son cœur plein d'alarme et de joie  
un petit Poupon-Dieu  
tout lustré, tout sage et sous le bonnet à perles  
vermeil comme un vrai saviésan,  
sur qui de l'orme et du clocher déferlent  
le chant de l'oiseau vif et du bronze pesant.  
Les anges, les bergers et les rois les entourent,  
la Crèche tout entière à leur suite se meut  
la fierté sur les fronts, dans les cœurs la bravoure  
un agneau sur l'épaule, une étoile aux cheveux.  
Les heureux écoliers tout mâchurés de suie  
les yeux rieurs comme on en voit aux ramoneurs,  
leurs traits obscurs marqués de leur âme éblouie  
font des esclaves noirs rayonnants de bonheur.

Les chantres aux chapeaux enrubannés de lierre  
    farcis de roses de papier,  
et qui traînent parmi les pierres  
    leurs voix et leurs pas de rudes troupiers  
    rêvent, le regard plein d'une buée,  
d'être fondus au chœur léger des séraphins  
    portés sur l'aile des nuées...

Sur ses mulets enfin  
    dont on vida les écuries  
    dans les villages d'alentour,  
tout étrillés de frais et chamarrés d'atours,  
le front orné de fleurs, d'ors et de verreries  
et le crin roux tressé de flots multicolores,  
    mêlant — comme aux livres de piété —  
le front chenu du Mage et le turban du More,  
dans sa rustique pompe et dans sa majesté  
    noble et grave en sa cavalcade  
    apparaît la Suite des Rois :  
    sonnez, ô trompettes des Messiaes !  
    Le juge qui garde les lois,  
le conseiller puissant dans sa commune  
    l'homme écouté pour sa raison  
    et l'homme craint pour sa fortune  
en cortège plus beau que celui des Saisons,  
coiffés de carton d'or, emplumés de panaches,  
dans l'indienne flottante et le raide brocart  
sur les sombres mazots mettant leur vive tache  
s'avancent droits et fiers parmi les étendards.

Soudain sur les roussins vient la suite d'Hérode  
les yeux dardant l'éclair et la bouche sans voix,  
terrible en son silence et pourchassant l'Exode  
de ses sabres d'argent et ses lances de bois.  
A travers prés et champs la cohorte s'élance

en rêvant d'un décor de sable et de palmiers,  
les sabots font tinter l'églogue et le silence  
les pourpres oripeaux s'emmêlent aux pommiers ;  
à travers les buissons la chasse caracole  
se complait à se perdre et refait cent détours  
ainsi que le conteur fleuri des paraboles,  
sans cesse évitant ceux qu'elle cherche toujours.

Aux meilleures caves où brillent  
les bassines de cuivre et le vin chaud sucré  
on frappe et l'on s'enquiert de la Sainte Famille,  
réconforte les cœurs d'héroïsme altérés,  
panse les coursiers, puis l'on s'échevèle  
à rejoindre là-bas

les Fugitifs priant auprès de la chapelle...  
Avec sa barbe et sa besace,  
pauvre sans nul doute et peut-être charpentier,  
ses copeaux semblant encadrer sa face  
saint Joseph conduit l'âne en bon vieux muletier.

Dans un branle-bas de combat  
on s'en approche enfin — il s'en faut d'une haie :  
les sicaires d'Hérode avancent à grands cris  
tandis que soulevés d'une passion vraie,  
du sort de l'Enfant attendris,  
ivres de saint courage et de juste colère  
tous les paysans lui font un rempart  
dans un grand élan séculaire  
de poitrines et d'étendards...

Puis sur le ciel d'hiver descend la paix des anges,  
l'écho divin résonne au fond des cœurs pieux  
on rentre lentement le long des vieilles granges  
comme jadis rentraient en songeant les aïeux ;  
l'angélus s'ébranle et l'ombre s'emplit d'étoiles  
comme si fourmillaient là-haut les sons d'argent,  
la chaleur couve dans les poêles

le bonheur au cœur de ces pauvres gens :  
tous ces astres tremblants comme aux plus beaux rétables  
ces astres souriant dans leurs feux adoucis  
semblent s'être arrêtés sur ces sombres étables,  
ô Rois en vérité, Dieu se complut ici.

## L'ANGELUS DU SOIR

Quand sonnent les cloches du soir  
au dôme serein des vallées,  
versant à la ronde l'espoir  
dans l'âme chrétienne exilée,  
silence et souviens-toi  
de rendre louange à la Providence  
qui sur tout ce qui vit et croît  
guida son soleil de clémence :  
peut-être des vivants exclu  
mon fils, demain tu ne le verras plus.

Quand sonnent les cloches du soir  
éveillant l'écho pur des cimes  
et les calmes voix du devoir  
au fond des intimes abîmes,  
silence et souviens-toi  
d'implorer pardon de la Providence,  
ne manque avec ses saintes lois  
de mettre en paix ta conscience :  
demain, muet et sans regard  
mon fils, peut-être sera-t-il trop tard.

Quand sonnent les cloches du soir  
sur tes seigles et tes fontaines  
au ciel plus vermeil que pressoir

et plus doré que grange pleine,  
silence et souviens-toi  
que d'autres ont faim, ont soif et qu'ils pleurent,  
qu'ils sont sans amis et sans toit,  
ouvre alors ta main, ta demeure :  
raidi peut-être en ton linceul  
mon fils, demain tu seras froid et seul.

Quand sonnent les cloches du soir  
qu'au loin ton pays se recueille  
plus beau qu'un divin reposoir  
au souffle suspendu des feuilles,  
silence et souviens-toi  
de tous ceux-là qui de même chérissent  
le ciel la lumière et les bois,  
l'amour et tout ce qui respire :  
de toi comme eux tous disparu  
mon fils, un jour on ne parlera plus.

Quand sonnent les cloches du soir  
que l'astre au fond d'un autre monde  
descend ainsi qu'un ostensor,   
qu'il semble en Dieu que tout se fonde,  
silence et souviens-toi  
que tu paraîtras aux pieds de ton Juge  
et qu'en vain ton âme aux abois  
hors d'elle cherchera refuge :  
chacun du bien qu'il n'a pas fait  
mon fils, doit compte et non de ses bienfaits.

## PRESENCE DE LA MORT

O Mort, oppressante compagne  
ombre invisible et qui partout nous accompagnes,  
carnassière tapie et toujours aux aguets  
sur nos fronts au soleil et sous nos pas au gué  
comme au creux le renard et comme au ciel la buse  
prête à nous emporter par rapine ou par ruse,

O mort, maintes fois tu faillis  
aux profondeurs de l'air, au secret du taillis  
me ravir à l'instant ma délébile vie  
sans cesse condamnée et de sursis suivie,  
en précaire équilibre ainsi qu'au dévaloir  
la pierre descellée, et la neige au couloir.

Et maintes fois au bord du gouffre  
où ton souffle glacé me caresse et m'engouffre,  
dans ta griffe je suis demeuré suspendu  
l'âme aux ailes de l'ange et le corps éperdu,  
maintes fois tu laissas se relever ta proie  
inexorable mort, jouant avec ta joie.

\*

Déjà presque encore au berceau,  
le mulot me portant, aux pierres du ruisseau  
sous l'aiguillon des taons et le nerf de l'orage  
prenant sa course folle au revers de l'alpage  
me projeta, fragile ignorant de mes pleurs  
parmi l'écueil des rocs dans un linceul de fleurs.

Au bord de la mare immobile,  
plus grand mais aussi faible en ma charnelle argile,  
me penchant pour saisir un reflet vif sur l'eau  
je chus dans mon plaisir et presque mon tombeau,  
et pendant plusieurs jours tes bras froids me bercèrent  
mort, ô mort, dans l'horreur de l'humide suaire.

Je vois aussi mes yeux briller  
dans une fièvre ardente et ma mère veiller  
nuit et jour près de moi comme en de tristes limbes,  
et par un beau matin se pencher dans un nimbe  
de rayons printaniers, dans un concert ailé  
pour m'embrasser de ne m'être pas en allé.

Et je songe à cette heure,  
pour un peu ma dernière aux terrestres demeures  
où levant avec peine une pierre au soleil  
j'y trouvai sous ma main dans un midi vermeil  
une vipère prête à darder sa morsure,  
comme toi me fixant, ô mort distraite et sûre.

Je songe à cet ancien été  
quand aux parois du mont, toujours par toi guetté,  
surpris sous le fracas d'une chute de pierres  
j'entendais, sans haleine et collé à la terre  
où mon corps quelque jour doit gésir sans appel,  
éclater votre flux, météores mortels ;

Je songe à cette nuit récente  
où si près m'apparut ta face grimaçante  
lorsque le véhicule au hasard emporté,  
dérapant dans la neige et dans l'obscurité  
s'arrêta par miracle au bord du précipice  
avide de m'offrir à ton blanc sacrifice.

Grave, je m'attarde à songer  
ô mort, à chaque embûche, au journalier danger  
où j'ai vu tes dents luire et sous la vide arcade  
ton regard me chercher, macabre camarade,  
où j'ai surpris ta main se tendant vers mon bras  
et prête à dérouler le tacite contrat.

\*

Viendra l'échéance où ta chape  
saisira le cadavre qui toujours s'échappe  
et pour finir, ô mort, le couchera de plomb  
dans sa cendre éternelle étendu de son long ;  
oui je sais bien qu'un soir où chanteront les brises  
tu serreras sur moi ton infrangible emprise,

Que l'enveloppe de mon corps,  
que mon image à moi la plus semblable encor  
après l'affreux combat des inutiles rôles  
enfin se figera parmi les cierges pâles  
et qu'un glas non perçu, après tant d'angélus  
frappera le ciel bleu que je ne verrai plus !

Viendra l'heure où ceux que désarment  
tes coups, me regarderont à travers leurs larmes  
et déjà ne verront presque plus, ô ma mort,  
ma forme toute prête à fondre sans effort,  
ne m'appelleront plus qu'à travers le silence  
des lèvres murmurant leurs pieuses cadences.

Veillez que je voie, ô mon Dieu,  
luire votre lumière au moment de l'adieu,  
que mon cœur soit paisible et mon âme sans crainte  
qu'au dévorant chaos je rentre sans contrainte  
que j'échappe à la mort en me donnant à vous  
et qu'entre tous mes jours le dernier me soit doux !

Mon Dieu, veuillez que l'on dépose  
dans les jeux du soleil et dans l'odeur des roses  
cette dépouille heureuse au tendre sol quitté,  
comme au grand seuil béant de votre éternité  
sous la croix de granit de mon vieux cimetière  
à l'ombre de vos bras, dans votre amour entière ;

Que je goûte ma longue nuit  
parmi les beaux vergers pliant sous l'or des fruits  
et les vignes sonnantes des voix des vendangeuses,  
entre mon tuf brûlant et mes cimes neigeuses,  
dans la plainte du fœhn au grand cri rédempteur  
et dans le chant des eaux descendu des hauteurs :

Reçois, ô ma terre natale  
ton enfant exilé qui voulut que sa dalle  
après son cycle humain rejoignît son berceau,  
que sa face à jamais s'imprimât de ton sceau  
et qu'en se dissolvant sa poussière fût tienne,  
comme éparse en ton ciel son essence chrétienne.





## AU JOUR DU JUGEMENT

Si mon destin pourtant doit être  
sur ces bords d'achever mes jours  
— qui sait ce que demain, peut-être,  
sera notre dernier séjour ? —  
souvenez-vous de mes plaintes,  
de mes vœux sans cesse exprimés  
et de ce que serait ma plainte  
vous tous que j'ai tant aimés,

Quand se fermera ma paupière  
si, loin de ma terre à jamais  
je devais dormir sous ma pierre,  
et si le jour du jugement  
à l'appel des sombres trompettes  
ne s'y levaient mes ossements  
pour y répondre de ma dette  
sous le regard du firmament.

Enfant croyant, pris de scrupule,  
parfois doutant des lendemains  
je priais à Saint-Théodule  
cœur à vif et front dans mes mains ;  
j'y revins, l'âme tranquille  
en solitaire y méditer  
un jour en visitant ma ville,  
souhaitant qu'à mon jour dernier

En paix j'y reçoive l'absoute  
et les prières de la foi,  
mon cœur libéré de tout doute  
et mon âme de tout effroi,  
humble, sous la voûte sonore  
d'un beau motet grégorien,  
fidèle à tout ce que j'honore,  
même en ne devenant plus rien.

## REQUIEM

Entrés dans l'éternel mystère  
que vous promet la foi  
dormez au fond des cimetières  
sous vos petites croix,  
ô vous, les pieux et les sages  
nos parents, nos aïeux,  
les bâtisseurs de nos villages  
que vous gardez des cieux.

Toujours unis à notre terre,  
à vos champs, à vos bois,  
mêlez votre tendre poussière  
au terreau villageois ;  
bercés des rumeurs de l'alpage,  
la paix au fond des yeux  
désormais sans peine et sans âge  
reposez-vous en Dieu !

Sous vos couronnes d'immortelles  
au grand soleil des morts,  
dans les délices éternelles  
reposez sans remords :  
dormez, vos moissons seront faites  
aux sueurs de nos fronts !  
Nous honorons, chrétiens, vos fêtes,  
vos travaux, vigneron !

Dans vos foyers et vos chapelles  
un peuple honnête et fort  
s'applique aux traces paternelles  
et poursuit votre effort :  
devant notre Juge, haut la tête  
nourris de vos leçons,  
un jour au fracas des trompettes  
sans peur nous paraîtrons !





II

LE COURS DE LA VIE



## LES TROPHÉES

Où la cloche de la chevrette  
s'égare et folâtre aujourd'hui  
parmi les épines-vinettes,  
où l'on n'entend pas d'autre bruit  
au silence embrasé des pentes  
que la chanson du chevrier  
et le torrent qui se lamente  
sous sa voûte de coudriers ;

Où dans la forêt familière  
les bandes d'enfants villageois  
autour des hautes fourmilières  
s'en viennent ramasser le bois  
cueillir la fraise et la myrtille,  
et mêlant tignasse et chignons  
sous la mousse où l'averse brille  
découvrir les frais champignons ;

Où sur les déserts pâturages  
aux scintillantes nuits d'été,  
au gré de son vagabondage  
le troupeau dort en liberté  
et tout le jour le maître-pâtre  
mesurant son beurre et son lait  
laisse ouverts son seuil et son âtre  
et s'occupe et s'éloigne en paix,

Naguère les bêtes féroces  
semaient le carnage et la peur :  
l'épieu les pièges et les fosses  
traquaient les sanglants ravisseurs ;  
l'ours hantait les forêts épaisses  
le loup visitait les hameaux,  
à l'excès de leur hardiesse  
se comptait l'excès de leurs maux.

Les vieilles en faisaient des contes  
dont tremblaient les petits enfants,  
les paysans dressaient le compte  
autour du poêle en se chauffant :  
de nouveau la dent carnassière  
avait décimé le troupeau...  
puis ils bouclaient leur gibecière  
et passaient leur arme à leur dos.

Les femmes dans l'inquiétude  
écoutaient le cri de la mort  
éclater dans la solitude  
et priaient pour leur réconfort,  
et là-bas tout autour du piège  
où se pressaient les bûcherons  
le sang cruel teintait la neige,  
les chasseurs s'épongeaient le front.

Ils ramenaient dans leur village  
en riant et parlant entre eux  
la sombre dépouille sauvage  
les fixant de son œil vitreux ;  
étonnés d'avoir la main sauvée  
et de voir le monstre si gros  
les enfants approchaient du fauve  
enhardis à toucher ses crocs.

Dans un dur éclair d'écarlate,  
d'un autre aussitôt redoublé  
la hache tranchait tête et pattes  
qu'au milieu du peuple assemblé  
on clouait en haut de la porte  
devant la maison du Conseil,  
pour qu'à tous yeux la bête morte  
vive son supplice au soleil.

Au front des maisons de commune,  
enfants muets de leur émoi,  
sous les pâles pleurs de la lune  
à leur vieux pilori de bois,  
dans les villages pleins de fées  
et pleins de nocturnes soupirs  
nous avons vu les noirs trophées  
poudreux, achever de mourir.

## LE BRACONNIER

O vent, la montagne est à nous !  
On va là-haut dans le silence  
et dans la solitude immense,  
léger sur ses souliers à clous  
le pas vif et le cœur allègre,  
emportant son vieux « wetterli »  
son pain sec et sa tome maigre ;  
le monde étriqué s'abolit  
on respire un souffle d'abîme  
loin, là-bas, demeurent les cimes  
des derniers sapins foudroyés  
et l'appel du coq de bruyère !  
O vent, on a fait son foyer  
dans la nuit froide entre deux pierres  
au désert bleu du district franc,  
on a couché dans une étable  
sous le dais du ciel admirable  
lisant l'heure au divin cadran,  
et voici qu'au petit matin  
la lumière à peine posée  
sur le bord du ciel incertain  
dans l'herbe fine et la rosée  
du dernier pâturage, on part !

On monte vers les soldanelles  
avec du ciel à ses semelles  
tant on est alerte et gaillard,  
il semble ô grand vent des arêtes  
qu'on va pouvoir toucher l'azur  
si frais si près là sur nos têtes  
et qu'on plonge entier au ciel pur.

La joie aux cimes étincelle,  
d'une paume presque charnelle  
le soleil caresse les corps  
l'esprit s'ouvre dans l'espace,  
et l'homme rejette son mors  
comme toi, libre vent qui passes !  
il semble à l'échelle des monts  
comme un géant des anciens âges  
régnant seul au désert alpage  
grandir, debout sur l'horizon :  
il est là vigoureux et libre  
comme au sortir des mains de Dieu  
dans l'air adolescent qui vibre,  
il a rompu l'ordre odieux  
d'un monde étroit qui l'emprisonne...  
Chasseur ! on n'entend plus personne  
il n'est plus un être vivant  
il n'est plus aucune contrainte  
aux vastes champs où court le vent,  
seule coule la douce plainte  
de la neige amie et qui fond,  
seul un cruel épervier plane  
dans l'immensité diaphane  
et ton cœur bat à coups profonds.

Qu'on est heureux chasseur sauvage  
quand au précipice penché,  
la mire à l'ombre d'un nuage  
l'épaule au secret d'un rocher,

dépistant la brise bavarde  
soudain l'on découvre la harde  
paisible aux abords du glacier !  
l'œil aigu brille sous l'orbite  
la main se ferme au sûr acier,  
un chant au cœur se précipite  
comme à l'instant du rendez-vous :  
muet au couloir qu'on surplombe  
attendant que la foudre tombe  
à peine on voit le troupeau fou  
qui dans un ouragan dévale ;  
alors dans un éclair de temps  
dans un tourbillon de rafale,  
avec un calme haletant  
une netteté de vertige,  
grisé du tangible prodige  
ébloui du but éperdu  
qui passe — ô montagnard, on tire !  
comme dans un grand cri tendu  
on se délivre d'un délire,  
comme au plus haut roc de granit  
un dieu donnerait dans la fable  
un coup de talon formidable  
pour s'élancer dans l'infini.

Ah ! comprenez-nous, dans la plaine !  
le ciel et les monts sont à nous,  
ces hauts déserts sont nos domaines  
malgré défenses et verrous ;  
l'air libre et la bête sauvage  
la forêt secrète et l'alpage,  
la splendeur active des jours  
la beauté des nuits étoilées  
appartiennent depuis toujours  
à l'homme des hautes vallées !  
Ici nos pères étaient rois,

aux mêmes pics aux mêmes combes  
ils chassaient l'aigle et la colombe  
ou la marmotte et le chamois,  
ils forçaient l'ours il n'y a guère !  
comme eux gens d'espace et d'efforts  
comme eux gens de chasse et de guerre  
nous avons chevillée au corps,  
nous portons au sang de nos veines  
leur noble passion ancienne  
leur feu d'hommes inasservis —  
rien ne l'extirpe et ne l'apaise.

O vent ! il n'aura pas servi  
de mettre aux cadres de mélèze  
un papier de l'autorité,  
un juge aux maisons de commune  
un garde aux rayons de la lune  
pour nous ravir la liberté,  
rien n'étouffe l'appel sauvage  
qui dans le cœur du Valaisan  
le soir monte du fond des âges  
et qui le fait en se taisant  
décrocher du mur sa bonne arme,  
et défiant lois et gendarmes  
comme il défie au front des monts  
l'avalanche et le précipice,  
partir aux voix de son démon  
avant que les astres pâlisent.  
Grimoires, quoi que vous fassiez  
vous n'avez fait taire la source  
qui prend sa murmurante course  
au diamant bleuté du glacier,  
et vous n'apaiserez le vent qui passe  
et ne domestiquerez pas  
là-haut le fier oiseau rapace  
qui tourne en déployant ses lacs.

## LES DEVALOIRS

Sous la voûte froide des sapins noirs,  
froissant les frêles buissons de framboises  
les billons roulent dans les dévaloirs,  
et leur grand tonnerre se croise  
avec l'appel des piverts aux vieux troncs,  
rythmant les coups sacrés des bûcherons.

Sous l'arc de cristal et de verrerie  
des rameaux vitrifiés par l'hiver,  
les lourds traîneaux, sur la neige qui crie  
dévalent dans un bref éclair,  
en laissant tout pailleté leur sillage  
des foins d'été fauchés dans les alpages.

Par ces sentes fermentant de senteurs,  
au secret des ramures forestières  
l'ombre des bergers morts sur les hauteurs,  
des enfants porteurs de litière,  
des scieurs et des chasseurs de chamois  
la nuit, revient vers les chalets de bois.

Noirs dévaloirs ! ô profondes saignées  
ouvertes dans la pleine chair des monts,  
on dirait par les puissantes cognées  
de ces grands morts que nous aimons,  
par vous coule et s'ordonne toute vie  
sur la montagne à son serviteur asservie.

## L'AVALANCHE

Avalanche avide masse blanche  
immense meule aux rayonnants cristaux  
gouffre chaste où la montagne se penche  
au bris grondant de son dur chapiteau,

Raz éclatant aux bords du ciel dressé  
poudreux tonnerre et qui d'un bond s'élançe  
aux échos de l'abîme, astre glacé  
croulant au fond du cosmique silence ;

Ta chute énorme ébranle l'horizon  
le rocher plie à ton cruel passage  
la forêt crie et l'homme en sa maison  
roule au néant dans ton béant sillage,

Ton souffle émeut jusqu'aux morts dans leur terre  
et va frapper l'aigle au sein de l'azur,  
puis dans l'angoisse on t'écoute te taire —  
et du fracas soudain monte un chant pur :

Un oiseau vole aux pentes dévastées  
l'espoir renaît au limpide charnier,  
et bientôt sur ses branches éclatées  
va refleurir plus tendre l'églantier.

Telle, apparue aux franges des nuées,  
ouvrant sous elle un fulgurant sillon  
du haut de ces mêmes pentes ruée,  
dure, emportant tout dans son tourbillon,

Sublime aux yeux même qu'elle épouvante  
dans son élan de lui-même exalté  
et s'enivrant de sa force croissante  
parmi nos monts gronda la liberté :

Et quand sur la radieuse rafale  
enfin s'arrête son pas immortel  
un hymne frais de la terre s'exhale  
et le matin fleurit plus tendre au ciel.

## ACCUEIL AUX MONTAGNARDS

Bienvenue aux grimpeurs sur notre sol alpin !  
qu'ils entendent ton cœur, rude et tendre Vallée  
où s'enchantent d'amour les plaintes mêlées  
du fœhn et des oiseaux, des roseaux et des pins !

Qu'ils franchissent le cycle immobile des cimes  
où sur l'ardoise au soir et la glace au matin  
mûrissent sous l'azur, entre le double abîme,  
les vertiges sacrés du silence et du vin.

Les contreforts dressés aux portes rhodaniennes  
n'enferment point un peuple en son fief de granit,  
mais leur essor splendide invite et réunit  
les pèlerins amis sur l'arche aérienne.

Règne du libre espace et du grand air de Dieu  
mon Valais montagnard, sortilège de pierre,  
tu ravis dans ton souffle et de neige et de feu  
tous les hommes ployés au fardeau de la terre :

Tu les exaltes dans la force et la beauté,  
dans le plaisir divers des victoires pareilles,  
leur enseignes le même effort et leur conseils

Le dogme essentiel de solidarité,  
par le guide, par la cordée et la cabane,  
ma terre universelle et seule valaisanne !

Entrez, frères amis, dans la cité latine,  
au cœur du vieux pays d'où le rêve butine  
le ciel inaccessible et les monts immortels ;

Passez le seuil où le soleil a ses autels,  
féconde les coteaux, verse aux âmes l'ivresse  
et nourrit sa gloire aux grappes saintes qu'on presse.





## LA FOIRE

On s'éveille avant la rose  
avant l'aube et le soleil  
quand la rosée encor pose  
sur les prés son frais orteil,  
s'éveille non pas à cause  
des coqs sonnans le réveil  
mais dans un bruit de sonnailles  
et de grêles bêlements  
qui danse et s'enfle et défaille  
sur un sourd piétinement,  
des arches de la muraille  
à celle du firmament.

Les vaches et les génisses  
s'en vont sur l'asphalte ingrat,  
rêvant de murmurans bisses  
et de verts alpages gras,  
l'agneau comme au sacrifice  
marche d'un air d'apparat,  
sur les chars dont l'essieu grince  
près des marmots installés  
et des vieux fiers comme princes  
sous la bure du gilet,  
dans leur cage aux cloisons minces  
s'entassent les porcelets.

Une vieille heureuse traîne  
sa vieille chèvre au licol  
et porte comme une aubaine  
un panier de tournesols,  
un autre au fil de la plaine  
vient sans malice et sans dol,  
une courge en sa cavagne  
marchander « en y perdant »  
le produit de sa campagne ;  
unanime et discordant  
tout ce long flot qu'accompagne  
une gloire de fendant,  
du val et de la montagne  
roule à la foire en grondant.

Sur la place de la ville  
qu'enclosent les marronniers  
les bêtes bientôt par files  
aux anneaux vont s'aligner  
ruminant d'un air tranquille  
les doux relents printaniers,  
tandis que tirant leur pipe  
gesticulant de leur fouet  
tâtant et faisant la lippe  
à leurs palabres voués  
les hommes, c'est le principe,  
aux pintes vont s'échouer.

Les matettes et les vieilles  
sous la tente autour des bancs  
où s'offrent boisseaux et seilles  
épingles d'or et rubans  
sont tout yeux et tout oreilles  
dans leurs beaux fichus flambants,  
leur prudence paysanne  
écoute le camelot

au gros battant des campanes  
mêler son perçant grelot ;  
les chromos saints et profanes  
aux cordes montrent leur lot.

Le champ de foire se pare  
des types et des minois,  
des chapeaux plats et des tiaras,  
des accents et des patois  
les plus communs, les plus rares  
les plus plaisants à la fois ;  
dans un branle-bas du diable  
dans une chaleur d'enfer  
un tintamarre de tables  
un flux de cuir et de chair  
grouille, hermétique et sociable  
tout le Vieux-Pays d'hier.

Dans un coin que l'ombre baigne  
et que dorent les décis  
le chaud parfum des châtaignes  
s'exhale des grils roussis,  
dans les braises qui s'éteignent  
le jour ardent meurt aussi ;  
l'odeur des papiers qu'on brûle  
l'appel d'un bœuf oublié  
montent dans le crépuscule,  
aux monts, à pas déliés,  
la ronde du soir circule  
Vesper brille aux peupliers.

Alors se vide la place :  
sous le cristal de la nuit  
en silence et jambes lasses  
recrus d'efforts et de bruit  
gens maigres et vaches grasses

s'en vont retrouver leurs huis ;  
les chars où les vieux écoutent  
bercent les marmots rêveurs,  
le chant perdu sur la route  
d'un solitaire buveur  
emplit la nocturne voûte  
là-haut brûlant de ferveur.

## LA PINTE

C'est la pinte  
partout reine et partout dépeinte  
avec ses volets toujours verts  
dans les étés et les hivers,  
avec ses mouches sur les vitres  
et sur les tablettes ses litres,  
ses escabeaux et ses vieux bancs  
et ses tables de sapin blanc,  
ses affiches toujours présentes,  
c'est la pinte.

C'est la pinte  
le lieu des buveurs sans contrainte,  
le rendez-vous des francs garçons  
et le foyer des sans-maison,  
c'est le refuge du bien-être  
entre d'hermétiques fenêtres  
où le faux soleil des liqueurs  
vous déverse une joie au cœur  
cent fois authentique et vivante,  
c'est la pinte.

C'est la pinte  
où le rire des verres tinte  
parmi la voix des discoureurs  
et les disputes des joueurs,  
dans le grand débat des principes

et dans le nuage des pipes,  
le branle des pieds et des poings  
cher au patron plein d'embonpoint  
et les bons mots de la servante,  
c'est la pinte.

C'est la pinte  
qui jusqu'à lumières éteintes  
dans chaque village dormeur  
prolonge sa vague rumeur  
de ruche et de clan politique,  
où dans une atmosphère épique  
on fait et défait les conseils  
et dresse en tombant de sommeil  
des plans de bataille ou d'entente  
c'est la pinte.

C'est la pinte  
malheur ! bien un peu sacro-sainte  
et qui, dame, on le reconnaît  
fait les têtes près du bonnet ;  
mais, doux citoyens à sang blême  
serions-nous sans elle nous-mêmes ?  
Elle entretient ou peu s'en faut  
nos vertus plus que nos défauts :  
vive donc, c'est notre détente  
la pinte !

## LA FANFARE

Il semble qu'en Valais  
dès sa naissance et par nature  
tout enfant tète une embouchure  
comme il tète le lait :  
partout dans nos villages  
cornets, trombones et bassons  
font trembler aux vitres les sons  
dans leur joyeux tapage ;  
bien mieux que son livret  
on connaît sa gamme et ses notes,  
et comme la femme tricote  
l'homme en s'époumonant sirote  
son verre de vin frais.

Amis, rien n'est moins rare  
et rien pourtant n'est plus flatteur,  
on est musicien comme on est électeur :  
saluez la fanfare !

Quand ruban au chapeau,  
d'orgueil et de bruit un peu ivres  
on passe à grand renfort de cuivres  
et grand fracas de peau,  
le soleil qui ruisselle

nous auréole de rayons,  
la poule que nous effrayons  
s'enfuit dans les ruelles,  
le gamin querelleur  
distrain par la rumeur guerrière  
accourt et marche par derrière,  
la fille s'accoude aux barrières  
et nous jette des fleurs.

Amis, rien n'est moins rare  
et rien pourtant n'est si flatteur,  
être musicien vaut mieux que spectateur :  
on est de la fanfare !

Par un jour estival  
vont éclater dans nos prairies  
de nos belles fleuries,  
aux cymbales du bal  
les morceaux qu'on fignole  
à bout de souffle tout l'hiver  
dans le secret des volets verts  
de la maison d'école :  
on va faire valser  
tout à son plaisir et son aise  
sous les grands archets des mélèzes  
amoureux et channes de rèze  
sans jamais se lasser :

Amis, rien n'est moins rare  
et pourtant rien n'est plus flatteur :  
hardi, musicien ! hardi, restaurateur !  
un coup pour la fanfare !

Quel plus mâle moyen  
et plus noble que la musique  
pour déverser l'ardeur civique  
au cœur du citoyen ?

Quand on vote ou qu'on dîne,  
quand la foule heureuse applaudit  
aux beaux triomphes du parti  
secouant la cantine,  
sans cesse en large en long  
et sur la place et sur l'estrade  
pour le concours et la parade  
le cortège et la sérénade,  
nous suons, nous soufflons.

Amis, rien n'est moins rare  
et rien pourtant n'est plus flatteur :  
musiciens, sonnez le ban pour l'orateur,  
quel coup pour la fanfare !

Mais nous mêlons parfois  
dans l'encens ou les chrysanthèmes  
un solennel ou triste thème  
au chœur sacré des voix,  
et baignons d'harmonies  
la fête du Saint-Sacrement  
ou quelque bel enterrement :  
la course est tôt finie...  
Un jour, baissant le front  
de même, à l'ultime demeure  
sur un rythme où semble que pleure  
le regret de tous ceux qui meurent,  
d'autres nous conduiront.

Amis, rien n'est moins rare  
et rien pourtant n'est plus flatteur,  
musiciens s'en vont tout comme sénateurs :  
on fut de la fanfare !

## LA CUEILLEUSE DE BAIES

Petite enfant qui vas cueillir des fraises  
en écoutant les guêpes en forêt  
je sais pourquoi tu cours sous les mélèzes,  
petite enfant j'ai surpris ton secret :  
tu n'as pas rendez-vous d'un doux poète  
mais tu suis au sol les jeux du soleil  
et tiens des conversations muettes  
avec ton ami l'écureuil.

Ne vas-tu pas redescendre au village ?  
tu partis dès l'angélus du matin  
et le vent porte au clocher des nuages  
l'angélus du soir qui tinte au lointain :  
voici l'heure en deuil des petites filles  
invoque la Vierge si tu prends peur,  
la nuit marche sur les champs de myrtilles  
hâte-toi, la main sur ton cœur.

Là-bas, la Borgne à la grande voix rude  
comme un loup vers l'étoile du berger  
hurle en s'enfonçant dans la solitude,  
mais va, chante et ne crains aucun danger :  
le dernier loup du mont qui se désole  
ton grand-père l'a mis tout raide mort :  
il a cloué sur le seuil de l'école  
mainte hure aux cruels yeux d'or.

Petite enfant qui vas cueillir des fraises  
en écoutant les guêpes en forêt,  
entends sous les ramures des mélèzes,  
la nuit murmure à mots secrets.

## LE MAGNIN

Bonjour magnin, bonjour le rétameur !  
Dis quel bon vent t'amène  
déjà cette semaine  
frimousse noire et dents de belle humeur  
à l'huis de la cuisine ?  
Ton cœur dans ta poitrine  
bat-il ainsi qu'un soufflet sur ton feu  
ou si tu veux un verre  
pour ta gorge qu'altère  
aux grands chemins le soleil du Bon Dieu ?

A longueur d'an tout le long de la vie,  
de maison en maison  
et par toute saison,  
plaine franchie et montagne gravie  
sifflant pour oublier  
les trous de ses souliers  
il va quérir les étains, la vaisselle,  
et par tous les sentiers  
sous l'orme et sous le noisetier  
sa braise active aux pierres étincelle.

Fardé de suie et tout bardé d'argent  
il attise la flamme  
aux objets qu'il rétame  
en lançant un bonjour aux bonnes gens ;  
les merles aux charmilles  
répondent à ses trilles  
et quand il lève un front découragé  
son œil où le soir tremble  
voit lui sourire entre les trembles  
la solitaire étoile du berger.

Toujours en route et la nuit sur la paille,  
plus fourbu qu'un roussin  
plus gueux qu'un capucin,  
plus fier qu'un sauvageon dans la broussaille  
viens donc, et pousse l'huis !  
Dieu t'amène aujourd'hui,  
repose-toi, goûte au pain de ménage  
au vin, au cœur ami  
près du feu qui ronfle à demi...  
Adieu magnin, rétameur bon voyage !

## LE RHABILLEUR

Place ! Avec son grimoire et son gourdin  
sa poigne ferme et ses sages recettes  
son trésor d'herbes dans sa boîte  
s'en vient le rhabilleur Bourdin !

Un peu sorcier, grand rebouteux  
il apporte dans tous les feux  
tant pour les gens que pour les bêtes  
mille-pertuis, casse-lunettes  
affecte d'as, cierge pascal  
le bien, le médiocre et le mal !

A la ville les samedis  
jours de foire et de grand crédit  
dans la pinte il tient ses assises ;  
avec douceur ou gaillardise  
il guérit les peines du cœur  
ou remet les os sans douleur !

Un beau jour, tout sucre et tout miel  
il s'en viendra frapper au ciel :  
on le recevra sans nul doute  
le vieux rhabilleur de nos routes  
pour calmer d'infinis soupirs  
et rafistoler les martyrs !

Place ! Avec son grimoire et son gourdin  
sa poigne ferme et ses sages recettes  
son trésor d'herbes dans sa boîte  
s'en va le rhabilleur Bourdin !

## LE MULET

Vieux compagnon vieux serviteur  
démon d'adresse et de vigueur  
    mais archange de patience,  
vieux brave qu'usent cent labeurs  
mais dont rien n'use la vaillance,  
    vieux martyr vieux lutteur,

Tu suis partout le muletier  
par la ronce et les noisetiers  
sous un soleil à fendre pierre,  
    et par le désert forestier  
où dorment les rousses litières  
    loin des poudreux sentiers,

Echine forte et jarret sûr  
franchissant le bisse et le mur  
tu vas, montant de côte en côte,  
    dans un effort plus dur  
semblant dresser toujours plus haute  
    ta forme sous l'azur ;

Blessé par le bât coutumier  
tu vas, ployant sous le fumier  
sous les sarments ou le sulfate,  
l'homme, la brante ou les paniers  
premier à la besogne ingrate,  
    au repos le dernier ;





Pacifique souffre-douleurs  
mordu de taons et de chaleur  
tu vas ton chemin comme un sage  
plein de son rêve intérieur,  
de ta longue dent au passage  
détachant une fleur...

Mais parfois au vent des saisons  
sur le chemin de la maison  
ou de la vigne tu t'arrêtes  
pour quelque insondable raison,  
lassé buté courbant la tête,  
tel un pauvre en prison :

La voix te réprimande en vain  
et tu sembles avoir soudain  
le cœur plein de sourdes révoltes,  
comme sous l'emprise du vin  
l'homme frustré de sa récolte  
devant un ciel d'airain ;

Alors peut-être rêves-tu  
dans un rêve obscur et têtue  
d'eau fraîche et de libres prairies  
où pour prix de tant de vertu  
tu courrais sans qu'on t'injurie  
et sans être battu...

Courage, ô bon vieil ouvrier  
reprends ta marche au dur pierrier  
écoute travailler l'abeille  
et l'homme en t'exhortant crier,  
repars en agitant l'oreille  
au soleil meurtrier.

Certes vieux frère nous t'aimons  
mais nous-mêmes au flanc des monts  
il nous faut repartir sans cesse,  
nous aussi sans fin nous trimons  
et de l'enfance à la vieillesse  
jamais ne désarmons.

Sans plainte pitié ni loisir,  
jusqu'à ce que vienne saisir  
la mort notre pauvre guenille  
nous restons sur notre désir :  
n'es-tu pas de notre famille ?  
il est vain de gémir !

Il n'est guère pour la douceur  
de temps parmi notre labeur,  
va, persiste et prends patience :  
car nous dressons dans notre cœur  
un monument à ta vaillance,  
vieux martyr, vieux lutteur.

## LE COLPORTEUR

Les Mayens somnolaient  
en ces temps, dans leur verte solitude  
et les gens s'isolaient :  
« chacun chez soi, chacun ses habitudes »  
pourvu qu'on ait son pain, son lait  
ses vacances, son temps, sa quiétude.

Simple était le bonheur,  
quotidienne et frugale la vie :  
poésie, ô ma sœur  
si tôt aimée et si longtemps suivie,  
te souviens-tu, dis-moi, mon cœur  
de tant de vers écrits à la bougie ?

Quelques rares hôtels  
joyeux drapeaux au vent, non loin du bisse  
pour de simples mortels  
sans aucune morgue et sans nul artifice  
offraient à l'hôte fraternel  
chère honnête et sans rien d'apprêt factice.

Nous autres citadins  
à dos de mulets emportions conserves  
avec draps et bambins,  
pâtes, fromage et modestes réserves  
« tout juste ce qu'il faut jusqu'à la fin » :  
de tout excès le Seigneur nous préserve !

Mais là-haut, tout l'été  
quelqu'un toujours auprès des chalets passe  
il n'est aucune oisiveté,  
pour le gagne-petit le temps fugace  
de tout jour fait nécessité :  
il faut qu'à la saison fourmis amassent !

Il faut prendre le temps,  
savoir qui va, qui vient, chacun s'affaire ;  
disparu le printemps  
la forêt faste et toujours débonnaire  
a fourni ses dons qu'on attend,  
sous la pierre, la mousse ou la fougère.

Et tout comme autrefois  
s'en viennent, mesurant dans une tasse  
l'embrune et la fraise des bois,  
— chacune aussi craintive, et jamais lasses  
les femmes, si loin de chez soi  
pour l'enfant seulet craignant cent menaces ;

Voisin, nous t'attendions  
comme chaque an tout nous était merveille,  
le bon miel en rayons  
de tes ruches bourdonnant sous la treille  
nous régalaient, nous entendions  
sur la cire et les fleurs s'activer les abeilles.

\*

Pourvoyeur des besoins,  
maître en parole, habile en étalage  
de ce qu'on ne veut point  
prompt même à faire briller les mirages,  
tu n'en mériteras pas moins  
gai colporteur, un bonjour au passage !

Car nouant tous les fils  
des colliers de perles de la parole  
tu tends un lien subtil,  
tel qu'un joyeux paon-du-jour qui s'envole  
allant de pistil en pistil  
se nourrir un peu de chaque corolle :

Tu contais les potins,  
colportais les ragots, les nouvelles  
de Vex à Saint-Martin  
jusqu'au chalet à la blanche tourelle  
où nos jeux, nos cris enfantins  
charmaient les jours de vacances si belles.

Et comme à tes colliers  
je noue un souvenir à tes paroles ;  
un ruban aux halliers  
s'accroche et joue encore à pigeon-vole,  
et j'entends toujours de quoi vous parliez  
vent rôdeur et soirs tendres qui consolent.

N'avais-tu pas tout vu,  
tout ouï, reçu mille confidences ?  
n'étais-tu bien pourvu  
de sifflets, de pétards et de jactances ?  
cher baladin de l'imprévu  
jusqu'à ce soir encore à toi je pense :  
à ma mémoire revenu  
tu me rapportes mon adolescence...

## LA TISSEUSE

En tissant mes vêtements  
sur le métier de ma chambre  
du matin de mon printemps  
au soir froid de mon décembre,  
de ma main prompte à courir  
j'ai tissé comme ma mère  
mes soucis et mes plaisirs,  
mon amour et mes chimères ;  
dans les pleurs ou les chansons  
sans que j'en fusse avertie  
si vivement nous passons,  
j'ai tissé toute ma vie.

Jadis — mais n'était-ce hier ? —  
toute rieuse et jeunette,  
comme un poisson vif et clair  
ma main lançait la navette ;  
aujourd'hui dans son réseau  
c'est une dormeuse tanche  
et qui flotte entre deux eaux  
où mon œil usé se penche :  
de plus en plus lent le fil  
sous la main plus engourdie  
hésite, en attendant qu'il...  
J'ai tissé toute ma vie.

Avec ma laine et mon lin  
avec beaucoup de mon âme,  
de ma fleur à mon déclin  
j'ai fait entrer dans ma trame  
— en l'évoquant je pâtis —  
cheveux noirs d'une ombre chère,  
cheveux blonds de mes petits  
cheveux d'argent de ma mère,  
puis les cheveux de mon front  
plus desséchés que l'ortie :  
le temps ne laisse qu'affront  
en nous tissant notre vie.

Je regardais mon travail  
avec les yeux de mon âge :  
jouant de son éventail  
le soleil sur mon ouvrage  
brodait de mouvantes fleurs  
qui semblaient peindre mes rêves ;  
et puis perdant ses couleurs  
le tissu repris sans trêve  
ne fut plus au cœur plus seul  
qu'une terne draperie —  
avant d'être le linceul  
qu'on tisse toute sa vie.

## LA FILEUSE

File, file mon rouet :  
las ! bien faible suis et vieille,  
moi que jadis on louait  
dont la main faisait merveille  
à courir le long du fil  
et débrouiller la quenouille,  
qui chantais comme l'avril  
aujourd'hui décembre rouille  
mes mains gourdes et ma voix,  
c'est muette que je roule  
mon fil triste entre mes doigts :  
tout comme lui le temps coule  
coule en vous noyant de deuil,  
j'étais jeune et suis aïeule  
seule et lasse sur mon seuil ;  
riant dans le chèvrefeuille  
vous effleure le printemps,  
mais l'hiver cruel vous marque  
je suis vieille il est bien temps  
d'aller filer chez la Parque.

Tourne, tourne mon rouet,  
dans ta roue hallucinée  
comme aux secrets coups du fouet  
de l'avare destinée,

il me semble voir tourner  
le tourbillon de ma vie,  
las ! la voir tourbillonner  
à son labeur asservie,  
à soi-même chaque jour  
infiniment identique  
sous le poids toujours plus lourd  
de la tâche domestique,  
et s'usant à son insu  
et changeant avec chaque heure  
ainsi que le toit moussu  
de votre même demeure...  
Je vois dans son tourbillon  
pareil à celui d'un monde  
tournoyer les papillons  
sur mon berceau, sur ma tombe,  
glisser le cycle connu  
des jours et des clairs de lune,  
s'effacer mon front chenu  
et surgir ma tête brune,  
rouler ma balle d'enfant  
et ma pelote de laine...  
Mon pauvre vieux cœur se fend  
remembrant ma vieille peine ;  
sous mon regard embué  
tournant ainsi tout se mêle,  
à peine au ciel salué  
le soleil luit sur nos stèles...

Cesse, cesse mon rouet,  
suis bien trop cassée et lasse :  
tu ne seras qu'un jouet  
du jour où mon pas s'efface,  
terminé mon écheveau  
tu seras meuble inutile  
oublié près du fourneau

près duquel ce soir je file :  
un jour des enfants viendront  
en jouant lancer ta roue,  
ils pencheront leur beau front  
où ce soir pleure ma joue,  
et quelque jeune étourdi  
dont j'envierai la mère  
du haut de mon paradis,  
en secouant ta poussière  
et recherchant ton secret  
— las ! non les miens que j'emporte —  
te cassera sans regret...  
Alors je serai bien morte  
rien ne restera de moi,  
de mon souffle et de ma tâche,  
fruste objet qu'usent mes doigts  
où tant de mon cœur s'attache...

Tourne, tourne mon rouet  
tant que peux tourner encore,  
avant que vienne ton fil nouer  
ma dernière aurore.

## LA CONTEUSE

Tous sont assemblés dans la chambre  
on veille et l'on boit le vin chaud,  
on rit en dépouillant le chanvre  
chacune auprès de qui lui chaut,  
l'enfant dort la montagne est noire  
l'eau murmure aux pentes des prés :  
grand-mère contez une histoire  
les rires reprendront après.

Pendant qu'on écoute et qu'on raille  
pendant qu'on dépouille et qu'on boit  
eux deux, en souriant travaillent  
dans l'ombre entremêlant leurs doigts,  
grand-mère œil mi-clos les contemple  
sa voix s'adoucit tout exprès,  
d'amour son conte est bel exemple :  
jeunesse ! on verra bien après...

Soudain dans la nuit qui scintille  
un trait flambe et prend son essor  
semblant une immense jonquille  
arrachée à sa tige d'or ;  
chacun s'interroge avec crainte :  
grand-mère est-ce un ange éploré,  
la chevelure d'une sainte  
que va-t-il advenir après ?

Enfants, on dit que c'est la Vouivre  
qui va se tapir au glacier,  
c'étaient son chaperon de cuivre  
et ses anneaux luisants d'acier.  
Mais ce que ne dit pas grand-mère  
c'est que les enfants là tout près  
selon le signe légendaire  
mourront sans unir leur chimère —  
son conte devient triste après.

## LA DILIGENCE

Les routes alors grises de poussière,  
malgré les pavés, trous et fondrières  
naguère s'en allaient parmi vigne et noyers,  
de soleil ou de boue inondant les voyers ;  
sur leur bord défilaient les soustes, les péages  
le rempart de la ville et l'ombre des villages,  
et les postillons brandissaient leur fouet  
dans le concert d'appels où leur voix s'enrouait.

Que lointains semblaient alors les voyages  
sous le cours tranquille et lent des nuages !  
L'auberge s'animait au soir pour vous loger,  
tout inconnu qui passe était un étranger  
faisant béer l'enfant et jaser la commère ;  
il goûtait notre vin, se couchait sans lumière,  
s'endormait sans rêve et le lendemain  
reprenait son mystère en prenant son chemin.

Avec le regard tout neuf de l'enfance  
je te vois toujours, vieille diligence,  
symbole à tout jamais de tous les beaux départs  
dans les bonds et les voix des rauques saint-bernard,  
traînant tout l'inconnu dans ton poudreux sillage  
au trot des six chevaux du robuste attelage  
passant comme un dieu le col du Simplon  
dans le feu du soleil et des rhododendrons.

## LE « CHATEAU DES TROIS ROIS »

Héritier d'un grand nom contemple ici sa gloire :  
le palais dont l'ancêtre a calculé les plans  
et dont la triple tour en son superbe élan  
atteste aux yeux du temps la fameuse mémoire.

Le dragon noir flottant sur son drapeau de moire  
il a vaincu les monts, fouillé l'or dans leur flanc,  
étendu ses biens-fonds de Genève à Milan,  
rempli de ses hauts faits la légende et l'histoire.

Eveillée aux grelots de sa mule d'argent  
Brigue-la-Riche oyait ses festins, ses musiques ;  
ses cuisines s'ouvraient au flot des indigents  
comme sa bienveillance aux plus humbles suppliques.

Conscient de l'honneur de ses lauriers antiques  
tu tiens de lui ton goût pour le geste et les arts :  
demeure en contemplant ces témoins authentiques,  
fidèle à sa grandeur, neveu du Grand Gaspard.

## LE THEATRE

Jusque dans les derniers villages  
et jusque près des champs du ciel,  
dans l'ombre errante des nuages  
et la beauté du décor naturel  
ces gens ont créé des théâtres  
où dans les fêtes de l'été  
villageois, bûcherons et pâtres  
se pressent au cercle enchanté.

Sous le ciel et sous les étoiles  
une scène s'élève aux prés  
faite de planches et de toile,  
de la pâle aurore au soir empourpré  
le chant des lointaines cascades  
et les clochettes des troupeaux  
y rêvent à la cantonade  
sous le claquement des drapeaux.

Et là ces simples font revivre  
ce qui vit en eux d'immortel,  
les héros des cœurs et des livres  
Thomas in der Binn et Guillaume Tell,  
ou friands des pieux mystères  
que jouaient déjà leurs aïeux  
ils font descendre Dieu sur terre  
et monter les hommes aux cieus.

Ces rudes et discrètes bouches  
habiles à leur seul patois  
ou ces lèvres qui s'effarouchent  
de parler pour tous, sinon sous leur toit,  
pour les foules ici déclament  
la pompe des sublimes vers  
que l'on a de toute son âme  
appris aux longs soirs de l'hiver.

Le grave père de famille  
prête ses traits à l'Eternel,  
la plus touchante jeune fille  
sa voix à l'ange Gabriel,  
la plus assurée est Chimène  
ou Geneviève de Brabant,  
le plus courageux se déchaîne  
sous le casque ou sous le turban :

Dans les cœurs pleins du sacrifice,  
sous la croix ou sous l'étendard  
renaît le sang de saint Maurice  
et refléurit l'esprit de saint Bernard,  
de tous est si pressant le zèle  
de toutes si grande la foi  
que pour finir chacun excelle  
à communiquer ce qu'il croit.

Chacun revit son personnage  
avec tant de sincérité  
que parfois à travers les âges  
aux siens le titre en est resté,  
et qu'un jour, d'une voix qui gronde  
au riche un pauvre a déclaré :  
« Patience ! dans l'autre monde  
A mon tour je te jugerai ! »

De même, rapporte l'histoire  
un jour, au dernier-jugement,  
quand parut le Juge en sa gloire  
pour fulminer l'éternel châtement,  
la clameur des damnés fut telle  
qu'elle descella les rochers,  
déchaînant la terreur mortelle  
parmi le rustique plancher.

Tout ce peuple qu'ici rassemble  
l'appel d'un secret idéal,  
à l'unisson s'enflamme et tremble  
au débat sans fin du Bien et du Mal ;  
il se recueille et tend l'oreille,  
sur ses genoux croise ses mains  
pour bien comprendre les merveilles  
fleurissant un jour son chemin.

Ce peuple attentif au silence  
aux astres, aux voix des troupeaux,  
qui penché sur l'établi pense,  
ses rêves volant avec ses copeaux,  
ce peuple obscur qui d'habitude  
interroge l'air et les champs  
se nourrit de la solitude  
et scrute son intime chant,

Ecoute en retenant son souffle  
la sainte l'entraînant au ciel,  
la fée errant sur sa pantoufle  
et butinant aux légendes son miel,  
la princesse dont le courage  
le sacre à son tour chevalier  
et le tient palpitant otage  
au charme d'or de ses colliers ;

Il frémit aux cris du Prophète  
semblant animer ses forêts,  
vibre au pur accent du Poète  
lui soufflant au cœur ses chants inspirés,  
et dans le frisson qui le gagne  
entend, au fond de son émoi  
comme au sermon sur la Montagne  
retentir l'immortelle Voix.

Ainsi, peuple des altitudes  
tu formes et dis ta grandeur ;  
tes plaisirs et tes servitudes  
d'un verbe égal attestent ton honneur :  
de même que tu te sustentés  
de vin pur et de pur froment,  
ainsi ton esprit s'alimente  
du plus noble et fort aliment !

## LES BROCANTEURS

Comme sauterelles en été  
vieux amateurs d'art et de brocante  
vous vous êtes en troupe jetés  
sur cette terre trop confiante  
trop droite dans sa naïveté,  
et dans une fureur indécente  
d'enchères et d'écus bien comptés  
avez à coup d'achats et de ventes  
satisfait votre voracité.

Vous avez, souples dans l'âpreté  
brillants de votre verve pédante,  
plus sûrs devant la timidité  
trop facilement accommodante  
qu'émerveillait tant d'habileté  
et qui jugeait certes excellente  
une si belle loquacité,  
sous couleur de lui donner des rentes  
rançonné jusqu'à la pauvreté :

D'antiquité plus ou moins frottés,  
votre flair a fouillé les soupentes  
le dernier territoire habité,  
gratté jusqu'à ses dernières fientes  
tout déniché pesé supputé,  
drainé jusqu'à leur sommet les pentes

vidé jusqu'en son fond la cité  
à prix loyal d'espèces sonnantes —  
on sait ce qu'il nous en a coûté !

Ces crédences qui avaient été  
de fidèles et nobles servantes,  
ces meubles et ces bahuts sculptés  
ces vaisselles qui les agrémentent  
ces étains où buvait la gaîté,  
ces berceaux où semble encor que chante  
sous les avides mains sans pitié  
le refrain maternel qui les hante,  
et ces images de sainteté ;

Ces objets simples non sans beauté,  
toutes ces choses presque vivantes  
à force de familiarité  
et qui finissaient, toujours présentes  
par prendre comme une parenté,  
touchaient votre fibre trafiquante  
seule, et sous le prétexte emprunté  
du respect de ce qui nous enchante  
votre appétit n'a rien respecté.

En sournoise cordialité,  
tout ce que jugeait quelque innocente  
sans valeur puisque sans rareté,  
de bon échange et de bonne vente  
ou caduc par son ancienneté,  
laissant votre victime contente  
de votre savoir-faire enchantés  
au cours de votre rafle ambulante  
vous avez tout pris, tout emporté !

Peuple de termites agité  
ne laissant debout que la charpente  
du séjour de l'hospitalité,

tout ce qui se pille et se transplante  
vous l'avez sans doute transplanté :  
grand bien vous fasse votre brocante !  
Mais le Valais même et sa fierté  
sa poésie et son âme ardente  
ici demeurent en vérité !

## LES REGRETS

O dernier sourire du ciel d'automne  
tombant au cœur désert du dernier nid,  
vent des cimes qui sur le Pleureur tonnes  
et vas mourir en Dieu dans l'infini,  
Rhône fuyant au pied de ces collines  
où la vie use également son cours  
et croulent en silence les ruines  
dans un destin semble-t-il sans retour,

Parlez à mon cœur perdu dans ses songes  
murmurez-lui la raison d'un espoir !  
que votre voix se prolonge  
comme la cloche aux espaces du soir ;  
dites-moi dans la secrète détresse  
dont l'homme qui s'écoute est envahi  
où sont les paysans de ma jeunesse,  
où sont les jours passés de mon pays ?

Où donc errez-vous, dans quels prés  
aux résonnances amorties,  
ô toi « notre roi des forêts »  
qui dans la senteur des orties,  
sur le seuil où tu travaillais  
charmant notre oreille enfantine  
de contes étranges, taillais  
les tavillons blonds de résine ?

Et toi qui sanglais le mulet  
au dernier jour de nos vacances  
et sur la place du chalet  
chargeant tes bissacs d'abondance  
te restaurais d'un coup de vin  
t'essuyais d'un revers de manche  
et partais sur l'étroit chemin  
en t'accrochant parmi les branches ?

Quels troupeaux mènes-tu, berger  
qui nous accueillais sur l'alpage  
et le soir pour nous héberger  
nous offrais d'un geste de mage  
quelque foin doré pour dortoir  
au-dessus de l'étable chaude ?  
sur quels célestes monts ce soir  
ton rauque appel de touba rôde ?

Et toi fidèle et fier métral,  
prince dans ton savoir rustique  
rentrant sur ton char triomphal  
dans l'automne plein de colchiques,  
par quelles vignes aujourd'hui  
te retrouver, bleu de sulfate  
avec ton sourire qui luit  
si beau sur ta figure ingrate ?

Chère vieille au regard si frais  
que les garçons avaient aimée,  
qui près du bassin t'affairais  
et dans l'odorante fumée  
à l'ombre des clairs alisiers  
peinais les grands jours de lessive,  
où donc palpite le brasier  
que ton souffle éteint nous ravive ?

Où donc es-tu « la Mayoraz »  
où donc, lasse et tremblante aïeule  
si blanche en ta robe de drap,  
qu'à ton rouet nous trouvions seule  
sereine et déjà presque au ciel  
quand nous venions dans mon enfance  
quérir les œufs frais et le miel  
aux sentiers perdus d'Hérémente ?

Où sont-ils tous ces Valaisans  
qui s'en allaient si pleins de vie  
de leur pas tranquille et pesant  
couper leur seigle à la faucille  
cuire leur miche au four banal  
faucher leurs prés à la rosée,  
qui s'en allaient danser au bal  
et souriaient à la croisée ?

Voici : tous sont morts ô Seigneur,  
en vous tous muets ils reposent  
sous le talon du fossoyeur  
et l'indifférence des roses ;  
dans les buissons des buis amers  
que seul vient agiter le merle  
s'écaillent leurs croix outremer,  
tombent leurs couronnes de perles ;

Ils sont là, dans leur majesté  
paupières closes et mains jointes,  
attendant leur éternité  
sous l'herbe nouvelle qui pointe,  
guettant l'appel du Dieu vivant  
au fond du précaire ossuaire  
où le clair de lune en rêvant  
leur tisse un mobile suaire.

Et dans les flammes du soleil  
tout se transforme sur leurs têtes !  
leur Vallée à chaque réveil  
à se ressembler moins s'apprête,  
son âme un peu plus chaque soir  
semble plonger au crépuscule  
comme aux moires de l'abreuvoir  
la céleste clarté recule...

Les tavillons sont envolés  
et le toit de tôle ondulée  
perd avec ses chantres ailés  
l'antique chanson modulée ;  
le vieux conte avec le conteur  
s'est tu sous la croissante ortie  
tandis que l'amplificateur  
lance un refrain sans modestie.

Le frais sentier de noisetiers  
s'est retiré devant la route  
et mon noueux vieux muletier  
s'est fait jeune chauffeur sans doute ;  
au désert sacré des hauteurs  
où rêvaient les sombres étables  
désormais grondent les moteurs  
et le vin chante autour des tables.

Là-haut mon chalet n'entend plus  
rire les enfants en vacances,  
sous les alisiers du talus  
la chantepleur a fait silence,  
au bassin penché je crois voir  
le visage ridé qui tremble  
aux reflets du mouvant miroir  
et des yeux en pleurs, il me semble...

Pas plus que la meule au moulin  
le rouet villageois ne tourne  
aux pentes douces de Salins ;  
le pain que soi-même on enfourne  
le pain savoureux de son champ  
le miel en rayons de sa ruche,  
depuis que trône le marchand  
ont quitté la table et la huche.

Rhône aussi vieux que mon pays,  
ciel immuable, ô vent des anges  
monts qui n'avez jamais vieilli  
dites si les cœurs aussi changent,  
si tout ce qui fut fier et beau  
qui fit si grande ma patrie  
durera comme le tombeau  
ou passera comme la vie ?

Valaisan, farouche lutteur  
mon frère aux cendres de la terre  
mon frère aux mains du Créateur,  
résiste à tout ce qui altère  
les purs aspects originels  
de ta grande âme indélébile,  
et l'empreinte que l'Eternel  
imprima dans ta sainte argile !

Accepte certes qu'à tes yeux  
change le visage du monde,  
que le progrès à ton moyeu  
attelle sa force féconde,  
crois au bienfait matériel  
mais garde-toi qu'il s'accomplisse  
au détriment des droits du Ciel,  
et que ta trempe s'y ternisse !

Garde le respect de ta foi  
de tes us et de tes emblèmes,  
ta constance et tout ce par quoi  
tu fus et demeuras toi-même !  
Que toujours serrés dans les champs  
les villages sonnent leurs cloches  
clamant de l'aurore au couchant  
que l'espoir du sonneur s'accroche !

Jusqu'au jour où les cieus s'entr'ouvriront  
devant le Juge et son juste tonnerre,  
où tous nos morts de l'effort de leur front  
en tremblant feront éclater la terre,  
prospereront les berceaux et les nids  
et du Mont-Fort un grand souffle héroïque  
verra le Rhône en ses destins bénis  
guider le chœur d'heureuses géorgiques.

Oui j'ai foi, pleine foi dans l'avenir,  
mon pays fier et fidèle à toi-même  
que jamais ne purent circonvenir  
nul conquérant comme nul anathème ;  
à travers les temps et tous les périls  
ta fierté toujours fut ta sauvegarde :  
quelque grands et pressants un jour soient-ils  
ta sagesse, ta force et ta foi te gardent.

## LES FEUX SUR LA MONTAGNE

Le ciel pâlit de cendre bleue ;  
comme averti d'un grand espoir  
partout se recueille le soir :  
on entend la paix d'une lieue.  
Tels qu'une semence d'étoiles  
tombant, lentes, des mains de Dieu  
les bourgs naissent parmi leurs feux ;  
un ange grave à chaque seuil  
semble avant la nuit pour l'accueil  
élever sa lampe pieuse.  
Là-haut chantent les nébuleuses.

Et voici d'un coup sur la terre  
que l'âme de tous les clochers  
se libère, éclate au rucher  
de bronze ému de son mystère,  
de la cathédrale aux chapelles  
et de la plaine aux derniers champs  
monte dans la nuit solennelle,  
s'épanche en un sublime chant  
emplit les voûtes de l'été

d'allégresse et de gravité,  
roule jusqu'aux rives divines  
comme du fond de cent poitrines !

C'est soudain comme un hymne immense  
qu'au pays clamerait un chœur  
de soldats et de laboureurs,  
sur de véhémentes cadences  
où viendraient mêler leur mesure  
de fraîches et limpides voix  
de vierges aux claires figures  
et d'enfants rayonnants de foi ;  
c'est comme un cantique d'amour,  
chant de métal et de velours  
issu d'un peuple qui s'avance,  
debout au bord de l'espérance !

Car de partout au loin s'allument  
aux douces cryptes de la nuit,  
comme nés et forgés sans bruit  
au fer de célestes enclumes  
de hauts feux sur les libres cimes ;  
dans l'ombre transparente d'août  
aux sentiers secrets qui s'animent  
des flammes voltigent partout,  
allument mille vers luisants  
au nocturne enclos valaisan,  
sur la place enfin se confondent  
en nouant leur mouvante ronde :

Et tout autour des feux qui fusent  
consumés d'un don sans retour,  
palpitants de force et d'amour  
cœurs brûlants dans la nuit confuse  
montent, jointes, les voix sévères  
des hommes regardant le ciel,

comme jadis faisaient leurs pères  
en jurant leur pacte éternel,  
les voix d'enfants au timbre pur  
pleins de la fierté du futur,  
celles des aïeules qui penchent  
vers le passé leurs têtes blanches.

Et toutes ces voix se marient  
pour chanter de toute leur foi  
comme demain, comme autrefois,  
pour chanter l'unique patrie,  
cette terre qui nous entoure  
qui nous porte en nous dépassant,  
qu'on vénère, étreint et laboure  
qui nous donna l'air et le sang,  
qui recueillit notre berceau  
et qui s'ouvre à notre tombeau,  
ce lieu cher de l'humaine halte,  
qui nous enchaînant nous exalte ;

Notre terre orgueilleuse et dure  
dans ses montagnes de granit,  
si douce, aux humbles soirs bénis  
sous ses frais arceaux de verdure,  
cette terre où sans trêve on peine  
et quelquefois se réjouit,  
qui distille au secret des veines  
la chaleur dont l'œil s'éblouit,  
ce jardin fermé de glaçons,  
ce sol où rêvent les moissons  
et que scande la danse brève  
des vendanges d'or dont on rêve —

Pour célébrer cette patrie  
pour qui l'on mourut tant de fois,  
qui par ses clochers en émoi  
ce soir s'anime et vers nous crie,

pour laquelle on mourrait encore,  
au fracas pourpre des buccins,  
si dans une sanglante aurore  
cet appel devenait tocsin !  
— Aux dômes de son firmament  
Dieu semble accueillir le serment,  
et dans le doux vent de l'espace  
on croirait que le souffle passe  
d'une Mère heureuse et qui nous embrasse.

(1er août)



## TABLE DES POEMES

<i>Présentation</i> . . . . .	9
Dédicace . . . . .	17
Vocation . . . . .	21
Stèle votive . . . . .	24
Action de grâces . . . . .	25
Nostalgie . . . . .	26
Témoignage . . . . .	28
L'héritage . . . . .	31

### PREMIERE PARTIE

## PAYS EN FLEURS

### I. LE VIEUX PAYS

L'ancêtre . . . . .	37
Le fœhn . . . . .	40
Les ruines . . . . .	42
Notre Rhône . . . . .	45
Salutation rhodanienne . . . . .	50
La plaine . . . . .	53
Arbres . . . . .	55
Les villages . . . . .	57
Les maisons . . . . .	59
Bénédictité . . . . .	62
La haute vallée . . . . .	64
La remuance . . . . .	67
Printemps . . . . .	69
La Saint-Jean . . . . .	71
L'été . . . . .	74
Les mayens . . . . .	77
Les foins . . . . .	80
Les moutons . . . . .	82

Au soleil . . . . .	84
Au bisse . . . . .	88
L'automne . . . . .	90
La raclette . . . . .	92
Mort de l'automne . . . . .	93
La boucherie . . . . .	95
Hiver . . . . .	96

## II. GLOIRE DE NOTRE VIGNERON

L'héritage de la vigne . . . . .	101
Fête des vendanges . . . . .	105
Les travaux et les jours . . . . .	107
Invocation . . . . .	110
Exhortation . . . . .	112
Le pressoir . . . . .	114
La cave . . . . .	116
Hymne . . . . .	117
Santé ! . . . . .	119
Pérennité . . . . .	121

### DEUXIEME PARTIE

## NOBLE CONTRÉE

### I. LE CHANT DE LA FOI

Reconnaissance . . . . .	127
Le chrétien . . . . .	129
A nos saints patrons . . . . .	131
A Notre-Dame de Valère . . . . .	133
Ode à nos églises . . . . .	135
Les Rogations . . . . .	144
Les Rameaux . . . . .	147
L'offrande pascale . . . . .	149

Dimanche de Pâques . . . . .	151
La Fête-Dieu . . . . .	153
Le pèlerinage . . . . .	156
Le mariage . . . . .	158
La Toussaint . . . . .	162
La veillée de Noël . . . . .	164
La fête des Rois . . . . .	168
L'angélus du soir . . . . .	173
Présence de la mort . . . . .	175
Au jour du Jugement . . . . .	179
Requiem . . . . .	181

## II. LE COURS DE LA VIE

Les trophées . . . . .	185
Le braconnier . . . . .	188
Les dévaloirs . . . . .	192
L'avalanche . . . . .	193
Accueil aux montagnards . . . . .	195
La foire . . . . .	197
La pinte . . . . .	201
La fanfare . . . . .	203
La cueilleuse de baies . . . . .	206
Le magnin . . . . .	208
Le rhabilleur . . . . .	210
Le mulet . . . . .	212
Le colporteur . . . . .	215
La tisseuse . . . . .	218
La fileuse . . . . .	220
La conteuse . . . . .	223
La diligence . . . . .	225
Le « Château des Trois Rois » . . . . .	226
Le théâtre . . . . .	227
Les brocanteurs . . . . .	231
Les regrets . . . . .	234
Les feux sur la montagne . . . . .	240

ACHEVE D'IMPRIMER LE VINGT-SEPT FEVRIER  
MIL NEUF CENT SEPTANTE-SEPT  
SUR LES PRESSES DE GESSLER S.A.,  
A SION (SUISSE),  
POUR LE COMPTE DE GUY GESSLER, EDITEUR.

*Les illustrations, images d'un Valais authentique,  
sont du photographe Oswald Ruppen, à Sion.*





